

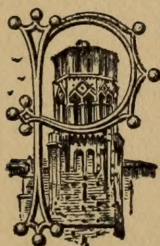
Les Antibel

DU MÊME AUTEUR

NOUVELLES RÉALISTES.....	1878	Lemerre, éditeur.
CÉSETTE..................	1881	—
L'INNOCENT..............	1884	—
JEAN DE JEANNE...........	1886	—
LE CHEVAL BLEU..........	1888	—
CHANTE-PLEURE...........	1890	—
LES ANTIBEL.............	1892	—
PETITES AMES............	1893	—
BERNADETTE DE LOURDES..	1894	Plon, éditeur.
PAYS ET PAYSAGES........	1895	—
MADEMOISELLE CLÉMENCE..	1896	Ollendorff, éditeur.
L'IMAGE.................	1897	—
LE ROI DE ROME..........	1898	—
LE VŒU D'ÊTRE CHASTE...	1900	Editions de la *Revue Blanche*.
JEP.....................	1904	Charpentier, éditeur.
PETITES GENS............	1905	—
TERRE D'OC..............	1908	Privat et Plon-Nourrit.
CÉSETTE (2e édition)......	1912	—
LES ANTIBEL (2e édition)..	—	—

ÉMILE POUVILLON

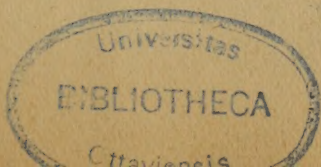
Les Antibel



TOULOUSE
ÉDOUARD PRIVAT
ÉDITEUR
14, rue des Arts, 14

PARIS
PLON-NOURRIT ET Cie
ÉDITEURS
8, rue Garancière — 6e

1912



A ALPHONSE DAUDET

J'offre ce livre
en témoignage de notre déjà vieille amitié
et de ma toujours neuve et fervente
admiration.

ÉMILE POUVILLON.

PROLOGUE



LES ANTIBEL

PROLOGUE

I

La Dérocade; une maison paysanne dans le causse d'Anglar, à la corne d'un promontoire. Des combes se creusent au-dessous, étroites, habitées par des chênes taillés en quenouille; des prés minces, lavés de sources, serpentent au fond; des sen-

tiers bondissent çà et là, sur les pentes, blancs, comme des ruisseaux de pierres.

Le pays est désert.

Devant la maison, dans un découvert menacé par les bois, des cultures végètent, emmuraillées de pierres sèches; et, au-dessus des cultures et des bois, des montagnes regardent de très haut, têtes levées, attentives.

La maison continue le rocher, pareille de couleur, aussi fruste; un escalier sans rampe accède au porche, et, sous l'escalier, noué au montant de la porte de l'étable, un églantier accroche une brusque guirlande.

Le jour tombe.

La rougeur du couchant tremble aux carreaux de la fenêtre unique de la chambre. Faible en commençant, elle s'accroît peu à peu, traverse l'épaisseur de la vitre et va frapper le sceau de cuivre sur la margelle de l'évier. Elle est pourpre un instant, puis orangée, puis rose; et le rose pâlit, s'atténue à son tour.

La croisée s'éteint.

La chambre s'enténèbre.

Et presque en même temps se troublent les idées de

MARTRIL,

une vieille qui, penchée sur l'âtre, nourrit la flamme avec une poignée de bois mort.

La pensée de Martril hésite. Très claire pendant le jour, appliquée uniquement à calculer le gain ou l'épargne, elle flotte maintenant, docile au rêve, soumise à la peur.

La chambre est hantée; le passé y revient; le souvenir sort des angles.

Inutilement, l'ancienne s'oblige à suivre le mouvement de son bras qui écume la marmite, charrie des sarments au foyer. Les morts l'attirent. Des images surgissent devant elle, incohérentes; une, plus nette, persiste; écartée, elle reparaît, se fixe peu à peu.

C'est la figure de la Fabiane, de sa bru, morte depuis sept mois.

L'image est là, multiple; couchée dans le lit, debout devant l'évier, assise sur le coffre au sel.

La pensée de Martril se débat, obsédée.

La sonnerie d'un angélus la distrait : un tintement lointain, puis un autre et un autre encore, à de longs intervalles.

Le dernier coup a fini de vibrer, et Martril écoute encore.

Sa pensée est maintenant au charivari que la jeunesse du pays donne, depuis huit jours ou neuf, à son fils Antibel, à cause de son second mariage.

Elle s'étonne :

Que font-ils? Hier à pareille heure les chaudrons et les cornes avaient commencé leur musique. Ce soir, rien. Est-ce qu'ils en auraient assez?

Martril songe à la noce déjà prochaine.

Sept mois de deuil seulement, et en avant les violons! La morte ne sera pas contente!

Evoquée, l'image de Fabiane revient; plus navrée.

Et des idées de malheur l'accompagnent.

Martril voit le troupeau ensorcelé, les volailles malades, la vache se délivrant d'un fruit mort. Elle se dépite contre son fils.

Tout ça, parce que la folie le tient de frotter sa vieille peau à la fraîcheur d'un tendron! Est-ce triste! Si Jan avait été là, peut-être il n'aurait pas osé!

Martril soupire et plus doucement, à voix tremblante :

Mais il est loin, le cher petit; très loin! Il fait son temps comme soldat de mer dans les pays étrangers. Il reviendra, quand? Et, s'il revient, Dieu sait comment les choses se passeront entre son père et lui!

Inquiète, la ménagère brutalise à coups de cuiller les pommes de terre en train de bouillir dans la marmite de fonte. Les pommes de terre s'écrasent; assez cuites.

C'est l'heure de souper. Mais le maître se retarde. Et Martril grogne :

Une demi-heure qu'on n'y voit plus; que peuvent-ils faire dehors?

Elle pousse la porte extérieure de la chambre.

La nuit arrive.

Sur la douceur du ciel crépusculaire, le roc d'Anglar se profile, très haut, vertical presque, et si distinct dans la limpidité de l'air, qu'il semble qu'on va le toucher avec la main. La pente seule s'atténue un peu dans la tombée de l'ombre; mais la ligne de faîte garde encore la raideur du plein jour. Elle est droite inflexiblement et prolongée en terrasse ainsi que de l'architecture. Quelques chênes, deux ou trois érables s'érigent au-dessus, espacés; et sur la nudité de la pierre, autour d'une église courte et massive, les croix d'un petit cimetière se penchent, mutilées.

Plus près, devant la maison, dans la cour, des charrues gisent, le soc allumé d'un reflet.

Le bétail rentre.

Des oies se dandinent à la file; une poule étire son aile avant de grimper au juchoir.

Puis, c'est comme un bruit de pluie qui marche, l'arrivée du troupeau.

De la poussière court au-devant, enveloppe la pastoure.

JANE,

la promise d'Antibel, qui s'avance, la quenouille sous le bras, calme, l'air très doux.

Au droit de la maison, elle s'arrête, hèle Finette, la chienne, la gouverne de la pointe du fuseau :

Prr... Finette! mène-les! Vitement, Finette!

Avec un mouvement de docilité enfantine, l'une après l'autre, les ouailles se jettent dans l'ouverture très basse de leur étable.

Et voici paraître à l'opposé, sur le chemin qui dévale du causse, le chariot et son attelage de vaches.

ANTIBEL

les commande à voix âpre et lente :

Ah! Casta! ah! Maouré!

A chaque pas, des racines, des arêtes de rocher en saillie soulèvent les roues qui grincent, et la machine roule péniblement, comme suppliciée, jetant une plainte que répète le roc d'Anglar.

La plainte cesse; le chariot s'est arrêté devant la porte charretière.

Assisté de Front, le valet de charrue, le maître décharge à pelletées la récolte de pommes de terre.

A tâtons, car le jour défaille tout à fait, ils détellent les vaches, garnissent la mangeoire.

Ils montent à présent l'escalier de pierre.

Front plus alerte, dans le contentement de la nourriture prochaine; Antibel pesant, presque grave, avec la carrure et la démarche de l'homme mûr et du paysan riche.

La porte massive, cloutée du haut en bas, se referme sur eux.

Jane et Front s'asseoient sur le banc de chêne qui borde la table, Antibel en face d'eux, le dos au mur, comme il convient.

Martril, la ménagère, mange debout et fait passer les plats.

La soupe d'abord, la soupe à l'ail quotidienne, étoffée d'une cuillerée de graisse et d'une tranche de lard.

Ils mangent. Bruit de mastication régulière, comme d'animaux tirant à la crèche.

MARTRIL

s'inquiète de la récolte; et, faisant passer le lard à Antibel :

Combien de sacs, aujourd'hui?

ANTIBEL.

Dix-sept à peu près, onze hier et une vingtaine demain, pour finir. Tirez le compte...

MARTRIL.

Jamais nous n'avons été si pauvres. Et le maïs non plus n'a rien rendu. Quatre pour un de la semence.

ANTIBEL.

Que voulez-vous, mère? l'année est jalouse. Chez les Mafre, à la Vergondie, ils ne savent que faire du maïs.

MARTRIL.

Mauvaise, oh oui! bien mauvaise année!

Elle envoie un regard en-dessous à Jane qui baisse le nez dans son assiette.

Et passe encore s'il ne s'agissait que des récoltes!

Antibel ne répond pas.

De nouveau, les mâchoires triturent.

Cependant, sous l'immobilité apparente des visages, une pensée remue; le silence est attentif.

II

Et voici venir ce qu'on attendait.

De très loin, du fond de la combe, un appel de corne monte, douloureux et brutal; et à peine l'écouteur sévère de là-haut, le roc d'Anglar, l'a-t-il renvoyé moins brutal, plus douloureux vers la Dérocade, un autre appel répond, très bref, celui-là, tombant comme une pierre du haut de la montagne.

Le charivari a commencé.

La fourchette tremble dans les doigts d'An-

tibel, Jane pâlit, Front s'applique à sa nourriture, Martril exagère le carillon des assiettes et des plats qu'elle lave avant de les dresser sur le vaisselier. Mais Antibel veut entendre; de la main, il impose le silence à la vaisseleuse.

Le bruit se rapproche; les cornes ne s'arrêtent pas de beugler, et ce sont encore, assauvagissant la musique, des fracas de ferraille ou de cuivre, des chaudrons ou des pelles qui grincent, cymbales primitives, heurtés avec des cailloux.

Des chiens jappent, énervés par ces explosions de dissonances; des poules s'éveillent; une vache brame dans l'étable. C'est comme un souffle d'orage qui passe sur la Dérocade, ricochant aux murs, cognant aux volets, faisan tinter les carreaux.

ANTIBEL

écoute, constate et, se tournant vers Front, qui, son dîner fini, s'amuse à piquer des miettes sur la table à la pointe du couteau :

Plus nombreux qu'hier, n'est-ce pas?

Ceux de Saint-Irech sont descendus; on m'avait averti; le maire les a lâchés après moi; il m'en veut à mort depuis les élections. Sans doute, le Borgne de Carendié les conduit...

FRONT.

Ou bien le Piboul. Quelqu'un m'a dit qu'il leur fabriquait la chanson. Samedi a fait huit jours, je les rencontrai à Saint-Vergondin à l'auberge de la Mispoule; ils s'arrêtèrent de causer tous les trois en m'apercevant.

ANTIBEL.

Ce Piboul, quel toupet! Avant de me mettre en chanson, il aurait bien pu me solder les intérêts du billet qu'il me souscrivit il y a deux ans à la foire de Font-blanque...

MARTRIL

a repris son vaisselage; elle écoute cependant; non sans un secret plaisir. Tant pis pour Antibel, après tout; il n'a que ce qu'il mérite! Et la langue lui démange, à l'ancienne, de le tympaniser à l'unisson des trouble-fête qui opèrent de l'autre côté du mur. C'est plus fort qu'elle; il faut qu'elle parle :

Dommage que ce ne soit pas la saison de déménager pour les jeunes abeilles. Avec cette musique-là pour les étourdir, on ne manquerait pas un essaim!

Elle ricane.

ANTIBEL.

Les abeilles dorment présentement; mais il paraît que les guêpes n'ont pas fini de piquer!

Tous deux se taisent, étonnés.

Brusquement, sur un signal, le charivari a cessé.

Une pause d'une minute; puis d'un rude élan, à l'unisson,

LES CHANTEURS

partent.

C'est d'abord un rythme lent, avec des sonorités graves de plain-chant, l'imploration liminaire, sournoise annonciatrice de la complainte :

Faut pas te fâcher;
Te l'allons chanter.

Puis, sur un air de danse sautillant et goguenard, enguirlandé de trilles, comme de malicieux entrechats, le couplet s'avance :

A la Décorade, on prépare la noce;
Les oiseaux du ciel seront tous invités.
La chouette y sera en collier fourré;
C'est elle qui tient compagnie à la morte.
Pour toi, pauvre veuf, qui ne sais plus chanter,
Le rossignolet servira sa musique;
Ils y viendront tous : linot, merle, verdier;
Et le coucou aussi — sans que tu l'invites.

Une pause; les voix reprennent :

De peur des voleurs, Jane a sa dot sur elle,
A savoir sa peau, ses cheveux et ses yeux.
Avec sa peau blanche, elle t'a pris ton cœur,
Rien qu'en te regardant, elle t'ensorcelle;
Lié avec un seul de ses cheveux blonds,
La coquine au marché te mènerait vendre.
Quand tu iras au bois, prends garde à ton front.
Les coucous sont en fleur; le printemps s'avance.

Une bordée de chaudrons, un beuglement de cornes saluent la fin de chaque couplet, et voici déjà le troisième en route :

Après le souper se sont couchés ensemble,
A se caresser, se parler tendrement.
— Ecoute, ma mie, on frappe au contrevent...
— C'est pour le tourin; empêche qu'on entre...
— Je suis Fabiane, ouvrez, faites place au lit;
Je viens de dessous terre; ouvrez, il me tarde
De me reposer près de mon cher mari.
— J'ai fini de dormir; adieu, pauvre Jane!

Les voix se taisent, les chaudrons parlent.

ANTIBEL

songe; impassible s'il pouvait; mais malgré lui, son poing se ferme, ses mâchoires se con-

tractent; une ride s'enfonce comme une mauvaise ornière entre ses sourcils. Un moment. Puis, sa colère s'éclaire de malice; il tient sa vengeance.

Apaisé alors, il va vers la porte, l'ouvre toute grande, et du seuil, à voix très haute :

Hé, les chanteurs, entrez donc! Il vente frais, où vous êtes, et ici, nous entendons mal. Entrez! rien de tel qu'un bon verre de vin pour enfoncer les brumes d'automne. Entrez; je régale.

Pas de réponse. La cour reste vide. Dans le silence, on entend chanter les courtilières.

Et, de nouveau, la voix d'Antibel, adoucie, presque câline :

Allons! pas tant de façons! avancez, enfants! Toi, Piboul, je ne te vois pas, mais je t'ai deviné tout à l'heure; des voix comme la tienne, il n'y en a pas à la douzaine. Arrive donc! et toi aussi,

Borgne ! arrivez tous ; la barrique est pleine; il y en aura pour tout le monde!

Personne encore, Mais, derrière les étables, vers le causse, un bruit de paroles, des chuchotements à voix basse, des pas ensuite à l'entrée de la cour, un mouvement dans l'ombre.

La bande se décide.

Ils entrent en se poussant; les plus jeunes en tête.

Pour se déguiser, les uns ont mis leur chemise par-dessus la tête, les autres portent sur la figure un masque fait d'une feuille de chou avec des trous pour la bouche et pour les yeux; les petits se sont donné une moustache en écrasant des mûres sur leurs lèvres.

Les jeunes gens ont des travestissements plus compliqués; ceux-ci des jupes et des bonnets de femmes avec des corsages bourrés d'étoupe; ceux-là des capières de bœuf, toute une peau de bélier dont les cornes leur font comme un cimier sauvage. Deux ou trois ont eu l'idée de cacher leur tête dans le creux d'une courge à peau rose sur laquelle un ar-

tiste naïf a gravé, selon ses rêves, une figure pour faire peur.

Plus effrayante est la *Papôou*, un fantôme blanc à tête de squelette; le suaire s'agite, les dents claquent et l'apparition, portée au bout d'une perche, s'allonge ou se rapetisse à volonté. C'est la commémoration satirique de la Fabiane, de la morte, et Martril se signe et Jane se recule en la voyant entrer.

Un curé suit, en habits d'autel, un *camias* blanc en guise d'aube sur les épaules, et dessous, une étole en papier noir, passementée de larmes blanches et d'os en sautoir.

Et voici la troupe des musiciens : cinq ou six chaudrons, des pelles, des cornes, et, instrument plus primitif encore aux lèvres d'un blondinet de sept ans, une feuille d'érable qui chante quand on souffle avec, et, quand elle est crevée, on en cueille une autre.

Tous ces gens se rangent le long des murs, silencieux sous le masque, jusqu'à ce qu'Antibel ou quelqu'un de la maison les reconnaisse et les nomme.

Le curé est le Rumat, un voisin; la *Papôou* est manœuvrée par le Borgne de Carendié; Jul

des Eques a volé le jupon de sa sœur pour jouer la fille, et, sous les frisons bleus de leurs capières, les jeunes bouviers de la Calandre se dénoncent en riant, pressés d'ôter leur coiffure.

ANTIBEL

gouaille avec l'un, avec l'autre :

Eh, curé! combien prends-tu pour chanter la messe?

LE RUMAT.

Rien, si le vin de la messe est à ton compte!

ANTIBEL

apostrophe le Borgne de Carendié qui, pour respirer, passe la tête hors du suaire de la *Papôou* :

Pas besoin de te masquer, l'ami; avec

la figure que ta mère t'a donnée, il y en a assez pour ôter l'envie de se marier aux filles, ou pour faire avorter les femmes enceintes!

Le veuf plaisante, et la procession continue d'entrer. La chambre est pleine et une rumeur qui vient du dehors atteste que tout le monde n'a pas pu se caser.

Antibel s'est adossé au pilier de la cheminée :

Mes amis, je vous ai promis du vin et vous en tâterez; je n'ai qu'une parole; mais avant, nous avons une petite affaire à régler ensemble...

La harangueur s'arrête. Ils sont là quatre ou cinq dans un coin, qui ont l'air de le narguer! de solides gaillards, larges d'épaules, bien calés sur leurs quilles. Un de la bande dépasse ses camarades de toute la tête; c'est le Cadet de Testoris, un cuirassier revenu depuis peu du service. Il s'est approché de Jane et faraude

avec elle, le poing sur la hanche, comme un dégourdi de caserne.

Antibel l'aperçoit et sa colère monte :

Je vous ai entendus tantôt. Vous êtes venus chanter sous mes fenêtres que je suis un mâle sans énergie. Quelle farce! Je grisonne, c'est vrai; mais la couleur n'y fait rien; il n'est pas né, celui qui doit me faire le poil. Vous qui riez là-bas, frottez-vous-y un peu et vous verrez! Allons! qui veut s'aligner avec moi?

Bras croisés, le regard ferme, Antibel attend.

Silence encore et musique de courtilières, très douce.

Les jeunes gens se concertent à voix basse. Qui va se présenter?

LE CADET DE TESTORIS

sort du rang. D'un tour de main, il arrache sa fausse barbe de filasse, et démasqué, avec sa figure de tous les jours, glabre des joues et du

menton, les yeux très clairs, le sourire blanc sous la moustache en pointe, il s'avance vers le veuf. Et, à voix très calme :

C'était pour rire, Antibel; il faut bien que la jeunesse s'amuse. Toi qui te fâches, tu en as fait autant quand tu avais notre âge. Cependant si la colère te dit de t'empoigner avec moi, ne te gêne pas; me voici.

ANTIBEL.

Pas dans la chambre; on se casserait les os sur ces dalles de pierre. Dehors, sur l'aire, il fera meilleur. Il y a de la pâture qui sèche, une bonne épaisseur de litière; ça amortira la chute. Et voici quelqu'un là-haut qui va nous tenir la chandelle. Viens-tu? Vous autres, vous boirez tout à l'heure à la santé du plus fort.

Ils sortent.

Au-dessus du roc d'Anglar, la lune vient de

paraître; lourde et rougeoyante comme un fruit mûr, elle se hisse lentement; et, tout de suite, les herbes, les feuillages commencent à luire; des ombres naissent, s'allongent sur le sol de la cour.

Antibel dépouille sa veste de cadis, la jette à Front qui l'assiste.

Les deux hommes vont l'un vers l'autre sur la luzerne. La lune éclaire en plein le Cadet de Testoris, son buste étoffé, ses bras noueux, sa figure un peu menue et le sourire fat, sous la moustache.

Plus court, plus ramassé, d'une allure de bœuf au labour, Antibel marche, la poitrine en avant comme un roc, la tête plantée bas sur les épaules.

Ils s'abordent.

Rapidement, les mains se cherchent, se fuient, essaient de nouer ou d'écarter l'étreinte. Plus vif, le Cadet saisit le premier son adversaire, et, avant qu'il ait eu le temps de se reconnaître, il tente de le culbuter.

Antibel chancelle; mais déjà, sur le torse du Cadet, ses larges mains se sont abattues. La prise est faite. Il se secoue, le Cadet, il travaille

à se dégager en de brusques voltes, en des torsions insidieuses. Inutilement. Chat ou anguille, on le tient; les deux pattes râpeuses incrustées dans sa chair ne le lâcheront plus.

Après la brusquerie de la première attaque, la lutte un moment s'immobilise, les deux corps appuyés l'un à l'autre d'une poussée égale, les pieds griffant le sol. L'effort se trahit à peine dans la saillie des mâchoires, dans la soufflée douloureuse des poumons opprimés qui se dégorgent.

Cependant, l'ex-cuirassier se fatigue; Antibel, plus épais, résiste par sa masse et son adversaire s'épuise à lui faire perdre pied. A chaque coup de reins, à chaque secousse, le veuf répond en aggravant son étreinte. S'il ne change pas de tactique, le Cadet est perdu. Il le sent, et ses tentatives pour se dégager ne sont que des spasmes d'agonie.

Désespéré, en une suprême révolte, il essaie d'entraîner Antibel, de l'aire où ils piétinent, vers le bord de la falaise rocheuse. Plutôt que de rouler au fond, si acharné qu'il soit, bien sûr l'homme le lâchera. Mais l'autre a vu le coup. Inflexiblement, il ramène le Cadet dans

le cercle tracé par la luzerne; et là, sûr de lui, maître de choisir son moment, il achève d'éreinter le pauvre diable; il écrase ses poumons, triture ses lombes, jusqu'à ce que, vidé de ses dernières énergies, fléchissant des jarrets, ahanant et geignant, il l'envoie rouler en paquet sur le sol.

Sous la lune, alors, parmi les têtes curieuses qui l'entourent, il cherche en se redressant, il trouve le regard fixé sur lui, le regard soumis et orgueilleux de la Jane.

ANTIBEL

triomphe, et la main tendue vers le Cadet :

Sans rancune, l'ami. Dans dix ans, si nous y revenons, c'est toi qui seras dessus et moi dessous.

Pâle d'angoisse, défaillant de honte,

LE CADET DE TESTORIS

tope mollement :

Sans rancune, Antibel!

C'est dit de côté, sans desserrer les dents; et, tête basse, aussitôt, l'homme se coule dans l'ombre.

ANTIBEL.

Maintenant, ceux qui ont soif, attention! On va faire sauter la bonde et ouvrir le robinet.

C'est dans le chai, sous l'escalier. Des barriques s'alignent, symétriques. Une odeur ancienne de vinasse émane des pierres et des vaisseaux de bois.

Les gens du charivari, musiciens et chanteurs, défilent, sérieux comme pour une communion, devant la barrique en perce.

Leurs figures jaillissent de l'obscurité, brusquement frappées par la clarté de la lanterne, et, aussitôt que le vin leur parle, toutes s'illuminent, les jeunes et les vieilles, toutes reçoivent leur coup de soleil.

Le coude horizontal, les yeux chavirés, le

buveur vide son verre, essuie ses lèvres congrument du revers de la main, fait : merci! salue d'un geste. Et, à l'autre!

Antibel s'amuse à les dévisager, à mesure qu'ils se présentent déharnachés de leurs déguisements, désempêtrés de leurs postiches. Amicalement, il les plaisante :

Avec ce vin-là, tu dirais la messe toute la journée, pas vrai, Curé?

LE RUMAT

finit de boire tranquillement, et, posant le verre :

Toute la nuit aussi. Essaie pour voir!

Le Rumat s'en va. C'est le tour de Rastibel, un mendiant de profession et un mendiant du causse, un pauvre de pays pauvre. Avec quelle componction, quelle béatitude attendrie, il lampe, celui-là!

ANTIBEL.

Il se laisse boire, eh, l'ami? Dommage

que la fontaine de Lantouï n'en débite pas de pareil!

RATISBEL

est un mendiant fier; le causse le veut ainsi, le causse infertile et lumineux où l'homme s'ennoblit à vivre en compagnie du soleil et des pierres. Tête haute, sa dignité accrue de la flamme du bon vin, il riposte :

Le bon Dieu a plus de connaissance que nous, Antibel! Des vignes, il en pousse ici et là; mais il n'y a qu'une fontaine de Lantouï au monde!

Rastibel s'écarte et

PIBOUL

s'approche, Piboul chantre, sonneur et fossoyeur à Saint-Irech, ivrogne aussi et rimeur à l'occasion, inventeur de chansons et de charivaris sur commande.

Pas pressé, l'homme! Il lève son verre à la

hauteur de l'œil, le promène sous le nez, sauce les lèvres un brin, fait claquer la langue et recommence. Finalement, la dernière goutte descendue :

Fameux, mais un peu court. Pas le temps de faire connaissance. A peine s'il a mouillé la luette, crac! il n'y a plus personne. Ah! si l'on pouvait téter à même la barrique, un moment seulement, une petite minute. On ne plaindrait pas la peine de se mettre à genoux devant.

ANTIBEL.

Agenouille-toi donc, sacré farceur, et rince-toi le bec à ta fantaisie. On va t'arroser.

L'ivrogne s'agenouille et, la tête renversée, reçoit dévotieusement l'averse. On voit les muscles du cou se tendre et se détendre avec la régularité d'une mécanique. On l'admire, on l'acclame.

DES VOIX

crient :

Encore! Encore!

ANTIBEL.

J'en ai assez de remplir cet entonnoir. Si je voulais lui en tenir, il ne me laisserait que le bois de la barrique!

Il ferme le robinet.

PIBOUL

se relève, tibute, s'appuie au mur, et là, bien calé, la face épanouie :

Ecoutez, monde, Antibel est un brave homme. Il m'a régalé, je veux le régaler à mon tour. Ce vin donne envie de chanter. Toujours le même air, mais nous allons changer les paroles!

A voix ample, tayautée, un peu festonnante, le chantre attaque l'imploration sacramentelle :

Faut pas te fâcher;
Te l'allons chanter.

Et accélérant le rythme, il continue :

La Jane et Antibel, tous les deux sont riches,
Lui porte l'argent, elle porte l'amour.
Elle est la plus jolie, il est le plus fort.
A leurs volontés il faut qu'on obéisse.
Lui ne craint personne; il les tomberait tous.
Elle en souriant fait marcher tout le monde.
Mais pour cette fois, Jane sera dessous;
Le Cadet est tombé; c'est ton tour, la blonde!

Piboul s'arrête et

DES VOIX

l'encouragent :

Bien imaginé, Piboul; imagine encore!

PIBOUL.

Vous en voulez? On vous en donnera. En avant, le second couplet :

De son pain, Antibel en coupe une tranche
A qui tend la main pour l'amour du bon Dieu;
Il offre aux amis un verre de vin vieux;
Il prête à ses voisins du blé de semence,
Mais sa bonne amie, il n'en cédera rien;
Sa Jane, il la veut, il la lui faut entière.
Sa bouche, il la boit, c'est un coup de bon vin !
Ses yeux dans les siens, c'est le ciel sur la terre !

Ainsi qu'un jongleur son couteau, Piboul lance en l'air sa dernière note, et galant, il l'appuie d'un geste vers Jane qui l'écoute, ravie :

Maintenant, salut, la Dérocade. Excusez-nous de vous avoir fait veiller. Ce soir et demain, et toujours, vous pourrez dormir tranquilles. Nous aussi, il est temps d'aller chercher notre sommeil. Salut!

Il sort, et, déjà en marche, dans la cour :

Vous autres, écoutez. Nous allons reprendre ensemble les derniers couplets. Arrive ici, Borgne, et toi, Rumat, vous

m'appuierez. De chanter, ça nous empêchera de languir en route; allons, y êtes-vous?

Jane et Antibel, tous les deux sont riches.

. . . .

Les voix montent redoublées en forme de canon par l'écho du roc d'Anglar. Distinctes, moins distinctes. Puis le chœur se partage. Ceux de Saint-Irech tirent à gauche vers la montagne; les autres s'enfoncent dans les pentes qui descendent à la Veyre. Les chanteurs s'égrènent en route; les musiques se dispersent, atténuées dans l'universel silence.

III

La Dérocade est seule.

Front dort en bas avec les vaches, allongé dans sa niche, à hauteur de la mangeoire; Jane dans sa chambre, au-dessus de l'étable à moutons.

Antibel et sa mère sont encore debout.

MARTRIL

s'inquiète :

As-tu bien enfoncé la bonde au moins?

ANTIBEL.

Je l'ai enfoncée, mais la précaution était inutile. Soyez tranquille, mère, ces gaillards-là ont trouvé le bon moyen pour empêcher le vin de s'aigrir...

Antibel rit.

MARTRIL.

Tu trouves ça plaisant, toi! Sainte Vierge! si c'est possible! notre vin, notre bon vin du Clos-Périé à cette racaille! Tu deviens fou, mon garçon! Est-ce que tu ne t'es pas battu, tout à l'heure! Toi, un homme d'âge, un conseiller municipal! et avec qui? avec un valet de charrue, avec un Cadet de Testoris! S'il t'avait seulement jeté par terre, le *pacan*, tu ne l'aurais pas volé! Non, vrai, tu me fais pitié; l'amour te rend bête, mon pauvre Antibel!

ANTIBEL.

Et vous, la méchanceté vous fait déparler, mère. Allons, laissons ça; il est temps de se mettre au lit. Nous n'aurons pas de trop de tout demain pour finir d'arracher les pommes de terre...

MARTRIL.

Se mettre au lit, c'est facile, mais ça ne sert pas à grand'chose, quand le chagrin vous tient les yeux ouverts. Dormir! J'en ai trop vu ce soir, et trop entendu pour en avoir envie... Ce Piboul, avec sa chanson! Comme il a su vous enguirlander, toi et ta bonne amie. En l'écoutant, tu grognonnais de plaisir, comme un cochon qu'on étrille. Grand imbécillas! Sans compter que ça n'est déjà pas si honnête, ce que cet ivrogne-là récitait sur le compte de ta Jane. Qu'en sait-il, pour en parler,

du goût qu'on trouve à l'embrasser? Est-ce qu'il en aurait tâté, le gourmand?

Antibel secoue les épaules, et Martril, rageuse :

Pardi, tu crois être le premier, peut-être? Que veux-tu que ça vaille, une sans-le-sou, une mendiante qui court les grands chemins depuis qu'elle est en âge de marcher!

L'ancienne s'arrête, attend la riposte. Antibel ne bouge pas. Exaspérée alors, elle se plante devant son fils, lui crache sa rancune au visage :

Tu fais celui qui n'entends pas, parce que tu ne sais que répondre. Si tu es sourd, tant pis, je crierai. Ta Jane est une catin. As-tu compris, cette fois?

ANTIBEL

a saisi le bras de l'ancienne, il la secoue rudement :

En voilà assez, mère. Rappelez-vous que Jane sera votre belle-fille dans quelques jours et retenez votre langue. Si vous espérez, en l'insultant, me faire changer d'idée...

MARTRIL.

Oh! je te connais trop pour ça. Tu n'es pas assez bon chrétien pour écouter ton ancienne. C'est ma faute aussi. J'ai eu le tort de faire toutes tes volontés; et maintenant, le pli est pris; il faut encore que je t'obéisse. Si je regimbais, cependant! Depuis la mort de ton père, je t'ai laissé tout gouverner à ta fantaisie, le tien et le mien. Je n'avais pas d'autre enfant que toi; et puis, la Fabiane et moi, nous ne faisions qu'un. Pauvre Fabiane! A présent, c'est autre chose. Puisque tu te remaries contre mon gré, puisque ça t'est égal de partager ton bien, de le distribuer

aux enfants que te fera cette Jane, au lieu de laisser la Dérocade tout entière à notre Jan, moi je reprends mes droits. Je n'ai rien signé pour me déposséder. Ce que défunt mon père avait reçu des siens et qu'il m'a transmis en héritage, est toujours à moi; il y a le Clos-Périé et le pré des Vimes, la meilleure herbe et le meilleur vin de la Dérocade. Je les ferai valoir. Ce sera pour ton fils que tu oublies, à qui tu n'oses pas annoncer qu'il va avoir une marâtre. Jan! mon Jantou!

Martril pleure. Des larmes naissent, brûlantes, au bord de ses yeux; elles descendent le long des joues fendues de rides, par les sillons où d'autres ont coulé depuis quelques jours, laissant une trace plus claire sur le hâle.

ANTIBEL.

Je n'oublie pas mon fils et ce n'est pas la honte qui m'empêche de lui écrire.

Honte de quoi? D'épouser Jane? Est-ce que je ne suis pas le maître? Mon fils n'a pas mauvaise tête autant que vous, mère; il prendra la chose comme il doit la prendre, et, quand il sera revenu, nous vivrons en bonne amitié, comme avant. Vous, mère, vous réfléchirez avant de nous quitter. Voilà quarante-sept ans que vous habitez la Dérocade; il est bien tard pour changer vos habitudes. Vous vous plaignez; et de quoi? De m'avoir laissé gouverner votre bien? L'ai-je mal gouverné? Ce Clos-Périé et ce pré des Vimes que vous voulez reprendre, est-ce qu'ils ne rapportent pas le double de ce qu'ils rapportaient du vivant de mon père? J'ai sué quelques chemises à l'épierrer, votre clos, et combien de charretées de bon fumier a-t-il fallu pour nourrir le pré des Vimes?

Maintenant que j'ai engraissé vos terres

à mes dépens, il vous plaît de les jouir, je ne vous chicanerai pas là-dessus. Mais vous, prenez bien garde à ce que vous allez faire. Ne vous pressez pas de nous quitter. Qui nous dit que vous ne vous entendrez pas avec Jane?

MARTRIL.

Tu prêches bien et tu agis mal. Une fameuse bêtise tu vas faire avec ce mariage. Tu secoues les épaules. Il te la faut, ta bonne amie! Nigaud! Tu n'étais pas suffisamment heureux ici, pas assez bien servi, peut-être! Ce que c'est pourtant! Depuis que tu es au monde, je n'ai pas cessé de m'occuper de toi. J'ai trimé, j'ai peiné, je me suis faite vieille avant l'âge pour toi, pour te voir riche, pour te voir content. Et voilà ma récompense. Mauvais fils! Crois-tu que je n'aurais pas trouvé à me remarier, moi aussi, si j'avais voulu?

Je n'étais pas si laide ni si décrépite quand ton père est mort et les prétendants ne manquaient pas. C'est pour l'amour de toi, de peur qu'un parâtre ne te fît souffrir, que je les ai remerciés. Et toi, tu n'hésites pas à donner une marâtre à ton fils!

ANTIBEL

s'impatiente.

Inutile d'en dire plus long, mère. Tout ça ne sert qu'à vous monter la tête. J'ai donné ma parole à Jane; nous nous marierons au jour dit.

MARTRIL.

Attends au moins que l'année de deuil soit finie; attends qu'on ait célébré le service d'anniversaire. Quand elle aura reçu la dernière absoute, l'encens et l'eau bé-

nite du prêtre, Fabiane te pardonnera. Attends, mon ami, ne badine pas avec les morts. Tu sais ce qui arriva l'an dernier au Trapadou et comment les âmes ont arrangé le petit Griffoul. Prends garde qu'il ne t'en arrive autant!

ANTIBEL.

Elle est bien tranquille là où elle est, la Fabiane; trois mois de plus ou de moins, que voulez-vous que ça lui fasse?

MARTRIL

s'encolère de nouveau :

Marie-toi donc tout de suite, si tu es si pressé. Va-t'en la trouver à la grange. Va! D'autres que toi sans doute connaissent le chemin.

Elle sort.

Resté seul, Antibel se déshabille, souffle la chandelle, se jette sur le lit. Impossible de dormir. Il est trop près du charivari, trop près de la colère et de la lutte; il a le fracas des chaudrons dans l'oreille, et le long des reins, en sillons douloureux, l'empreinte des ongles du Cadet de Testoris. Et puis, ce que vient de lui raconter l'ancienne, ces histoires de revenants, il voudrait bien ne pas y penser; il y pense. Des bêtises, tout ça, des inventions de curé pour avoir des messes. Et cependant... Les cinq doigts marqués en bleu sur la poitrine du petit mort du Trapadou, il les a vus. Et, lui-même, quelques jours après la mort de son père, — il ne l'a jamais dit à personne, — ce pigeon blanc envolé devant lui à la croisière du Camias, un pays où jamais pigeon n'avait habité, à coup sûr, c'était l'âme du défunt!

Si la Fabiane allait revenir!

Antibel s'agite dans son lit; allongé, puis assis, puis accoudé sur le traversin.

A la fin, la fatigue est la plus forte.

Il s'endort.

Un souffle puissant, régulier, sort de sa poi-

trine, monte, décroît dans le silence de la chambre.

Mais bientôt lé souffle s'accélère; des secousses ébranlent le dormeur, plus brusques après de courtes détentes.

Antibel rêve.

Il arrache des pommes de terre au champ d'Escouloubre, et le champ est plus vaste, la terre plus fertile que dans la réalité, les pommes de terre plus grosses et plus drues. Antibel est heureux. Sous le versoir de la charrue, les *patanes* jaillissent à flots de la terre brune; les sacs pleins s'alignent à perte de vue, sur la glèbe. Et tout ça est à lui; le champ, la récolte, tout est sien!

Mais la chance tourne; à un choc de la charrue, contre une pierre, le songe dévie. L'abondance tarit tout à coup; le champ se restreint : un pauvre champ, une misérable récolte; des fruits avortés, malades. L'œil les confond avec la pierraille qui blanchit le sol. Et cette pierraille elle-même, ces esquilles, ces tessons de calcaire, en les regardant de plus près, ce sont des os de mort, des balayures de cimetière. En voici un plus reconanissable; un

pied, et le soulier avec. Antibel sait bien à qui la chaussure.

L'horreur le réveille; il se secoue, se retourne, et presque aussitôt il glisse dans un nouveau cauchemar.

Il lui semble qu'il va au-devant de Jane qui garde les ouailles sur le causse d'Anglar. De loin, il voit le troupeau épars sous le soleil, parmi les ombres courtes et raides des genévriers et des buis.

Antibel s'avance, pressé de rejoindre la bergère, blottie à l'ombre, au fond de la *cache* de pierre; et, dans sa hâte, il franchit, sans même les toucher de la main, les murs qui enferment les petits clos sans culture.

Mais, insensiblement, les murs se font plus hauts, presque inaccessibles; les rocs s'éboulent sous ses pieds, ou s'érigent quand il veut les enjamber. Une méchanceté sort des choses; et, comme si cette malfaisance prenait vie, dans la brèche d'un mur qu'il doit franchir, le bouc Barabbas, le camarade de Gate la sorcière, lui barre le passage : un bouc immense avec des yeux de braise et une barbiche grimaçante...

Le soleil en même temps a disparu; une blancheur triste est sur le causse; un clair de lune sans lune. Le terrain sonne creux sous les pieds d'Antibel et il marche avec précaution, comme s'il avait peur d'éveiller quelqu'un. Les pierres devant lui sont si blanches qu'elles l'obligent à les regarder. Et alors seulement il s'aperçoit qu'il y a de l'écriture dessus, un nom, une date.

Le causse est un grand cimetière en ruines; les pierres sont des pierres tombales. Des vols lourds de chauves-souris festonnent dans la pâleur crépusculaire. Des piétinements de bêtes nocturnes fourmillent dans la broussaille. De la peur sort des trous qui béent çà et là comme des fosses récentes.

La cache de berger est proche maintenant; mais Antibel n'est plus si pressé d'y arriver. Il sait qui il trouvera assis au fond, quelle figure entortillée dans le suaire!

Elle est là, devant lui; ses bras s'ouvrent.

Antibel s'éveille.

Où est-il? Oh! ce lit où est morte la Fabiane.

Vite il rejette les draps, s'habille; à tâtons,

il cherche, il pousse la porte extérieure.

La lune s'en va. Des clartés pâles jonchent la cour, meurent sur les toitures. C'est comme dans le rêve. Et ces silhouettes d'arbres, là-haut sur l'horizon, cette bâtisse qui se carre, ces croix autour; c'est l'église, c'est le cimetière de Saint-Irech.

C'est Fabiane!

Antibel se détourne.

Il aime mieux regarder la grange en face, et la toute petite fenêtre qui éclaire le réduit de Jane. Elle dort sans doute, la blonde qui l'empêche de dormir.

Oh! s'il osait!

La voir seulement, l'embrasser un peu, le délivrerait sûrement de ses peines. La posséder le libérerait peut-être de son amour.

Antibel hésite et, pendant qu'il regarde, une lueur monte derrière lui; des roses fleurissent à la vitre de Jane; une pointe d'air vif remue les feuilles des sureaux au bord du précipice; un coq bat de l'aile dans le poulailler; un merle flûte dans les taillis.

Le jour arrive.

La petite fenêtre s'ouvre; un bras demi-nu

pousse le volet, et la figure apparaît sur l'obscur de la chambre, les yeux mi-clos, blanche de sommeil.

Presque en même temps, Front déverrouille la porte de l'étable; Martril sort; le seau de cuivre à la main, elle s'achemine vers la fontaine.

Antibel descend à son tour. La tête encore pesante, mais les doigts agiles, il aide le valet de charrue à imposer le joug aux jeunes vêles qui regimbent.

C'est fini pour un jour des bons et des mauvais rêves.

La vie recommence.

Antibel va travailler.



PREMIÈRE JOURNÉE



PREMIÈRE JOURNÉE

I

L'ÉTÉ; la moisson; tout le monde aux champs. Volets clos, portes closes, la Dérocade dort, écrasée de soleil. Les pierres brûlent, les chaumes pétillent, les verdures se pâment. Un accablement heureux flotte dans l'air.

Martril et Mette, — Guillaumette, — la

sœur cadette de Jane, cueillent des haricots au jardin.

Près d'elles, dans l'herbe flétrie, des sauterelles bruissent, la gargoulette pendue à la maîtresse branche du figuier pleure des gouttes lentes, ou bien c'est une prune trop mûre qui s'écrase à terre, en laissant échapper un parfum de miel.

Nu-pieds, sans rien sur le corps que sa chemise et sa jupe, la figure ardente et moite dans l'ombre de la *paillole*, la petite arrache les gousses sèches qui éclatent en pluie blanche entre ses doigts et les jette à poignées dans le tablier de Martril. Elles causent.

METTE.

Et vous dites qu'il n'avait pas plus de sept ans d'âge, votre Jan, quand il se battit avec le bélier?

MARTRIL.

Pas tout à fait sept ans. Et quoiqu'il

eût été rossé deux fois, — et il en portait les marques, le pauvre petit, — il ne voulait pas se rendre. Il lui donnait sur le museau de toute sa force, avec son bâton de berger; et il l'insultait en le frappant. Peut-être en serait-il venu à bout tout seul, si on ne s'était pas porté à son secours.

METTE.

Alors il n'avait pas peur?

MARTRIL.

Peur, lui! Pour dénicher les jeunes corneilles dans les trous du rocher de Vieuzac, vingt fois il faillit se casser le cou. Tu le connais, ce rocher. Des passages où il faut sauter comme un cabri ou ramper à plat ventre à la façon des couleuvres?

METTE

a interrompu sa cueillette pour mieux écouter; sa curiosité n'est pas satisfaite :

Et qu'est-ce qu'il en faisait, une fois dénichées, de ces corneilles?

MARTRIL.

Tout ce qu'il voulait; il les enseignait à miauler aussi bien qu'un chat et même à parler comme les chrétiens. C'était à ça qu'il s'amusait, aux veillées, ou bien à monter des cages, car il travaillait l'osier aussi délicatement que s'il avait été vannier de son état.

Ah, notre Jan! on ne s'ennuyait pas avec lui. Des histoires pour rire, des devinettes, il en avait tant qu'on voulait. Des chansons aussi. Les complaintes que les ambulants débitent pour un sou dans les

foires, courtes ou longues, s'il les avait seulement entendues une ou deux fois, l'air et les paroles, il savait tout par cœur. Et il chantait si bien!

METTE.

Aussi fort que Piboul, le chantre de Saint-Irech?

MARTRIL.

Encore plus fort. Quand on était à moissonner comme aujourd'hui, au champ des Eques, de l'autre côté de Combe-Nère, si nos gens se mettaient à chanter la chanson de Jane d'Aïmè, comme ils la chantent présentement, — écoute! — sa voix passait par-dessus toutes les autres.

Martril se tait et aussitôt arrive de très loin, grave ainsi qu'une musique d'église, la chanson psalmodiée par

LES MOISSONNEURS

Au roc d'Anglar
Y a une claire fontaine;
Au roc d'Anglar
Jane d'Aïmé
Y va puiser de l'eau;
Jane d'Aïmé
. . . . ,

Les couplets se suivent, monotones, et déjà, Mette et Martril ont fini leur cueillette; le tablier est plein; elles rentrent. A l'ombre, assises sur les marches de l'escalier encore tièdes du soleil de midi, une grande jatte devant elles, elles égrènent leur récolte.

METTE

reprend la conversation interrompue :

Il paraît qu'il va avoir son congé bientôt, votre Jan?

MARTRIL.

Son temps finit en octobre. Mais c'est

si loin, là où il est! Qui sait combien de semaines il mettra pour revenir! — s'il revient! Depuis que son père lui a annoncé son second mariage, il ne nous a plus écrit. Sans Félix, de Saint-Irech, son camarade, nous ne saurions pas s'il est encore en vie. Sa dernière lettre est déjà vieille d'un an.

METTE

d'un air câlin :

Voulez-vous que je vous la dise, sa dernière lettre, dites, l'ancienne?

Martril fait merci de la main; Mette insiste :

Allons, faites-la-moi passer; vous séchez de l'entendre.

MARTRIL.

Ça, c'est vrai; et personne que toi pour

me la lire. Moi, je ne connais pas l'alphabet; on n'était pas savant de mon temps, et mes jambes sont trop vieilles pour me porter à Saint-Irech, chez le régent. Alors...

Martril fouille dans la poche de son tablier; elle en retire son chapelet d'abord et ses ciseaux, puis un papier crasseux, usé aux plis, corné aux angles, comme un certificat de mendiant. C'est la lettre. Ecrite gros, d'une main lourde qui égratigna le papier, elle est encore lisible sous les macules.

METTE

commence :

« Mon cher père,

« Nous avons débarqué hier, et je suis en bonne santé. Nous avons été quarante jours en mer et nous ne manquions de

rien; mais il nous tardait à tous d'arriver.

« Ici, nous ne serions pas mal, si la chaleur n'était pas si forte. Les journées d'été, chez nous, quand on moissonne, ça n'est rien à côté du soleil qu'il fait dans ce pays. Et les nuits sont aussi mauvaises que les journées.

« Autrement, il y a tout ce qu'il faut, excepté le vin qui coûte trente sous le litre. Les hommes sont habillés avec des robes, comme les femmes, et ça nous fait rire quand nous les voyons passer. La rivière est toute rouge, comme l'Aveyron à Saint-Vergondin, quand il a plu du côté de Rodez; seulement, ici, c'est toujours la même couleur.

« Ne vous inquiétez pas de moi. Je ne me fais pas de mauvais sang, si ce n'est par rapport à vous et au travail. Je dois vous être bien de manque, ces temps-ci, pour les fenaisons, surtout à présent que la

pauvre maman n'est plus là. Je la regrette toujours beaucoup, et je pense aussi à Ménine.

Mette est obligée d'élever la voix à cause des sanglots de l'ancienne, qui l'empêchent d'entendre :

« Pauvre Ménine! Elle doit s'esquinter pour soigner le bétail toute seule...

« Embrassez-la de ma part, et faites bien mes amitiés à tous ceux de la parenté et du voisinage, et particulièrement à Germaine de Carendié. Quand vous m'écrirez, dites-moi aussi comment vont les vêles, et si elles n'ont pas trop perdu pendant les labours d'automne.

« Votre fils qui vous aime.

« Jan Antibel. »

Soigneusement repliée, enfermée dans son enveloppe, Martril serre la lettre dans sa poche, et Mette, soucieuse :

Dites, ménine, cette Germaine de Carendié, c'était donc sa bonne amie, à Jan?

MARTRIL.

Elle et d'autres. Elles couraient toutes après lui; et lui s'amusait avec toutes; mais, à ma connaissance, il ne s'est engagé avec aucune.

METTE.

Libre, alors?

MARTRIL.

Sans doute. Mais qu'est-ce que ça peut bien te faire et quelle fantaisie de me questionner toujours à propos de mon filleul? Que disait Jan? Que faisait Jan? Je te trouve bien curieuse. On dirait que tu as des projets sur lui. Eh oui, c'est ça ;

le père avec l'aînée, le fils avec la cadette; les deux attelages iraient bien ensemble. Eh ! vous n'êtes pas dégoûtées, vous autres!

METTE

rougit, et vivement :

Quelle idée, bon Dieu! Comment voulez-vous que je pense à un garçon que je n'ai jamais vu? Et, quand je l'aurais vu, il n'est pas dit qu'il me conviendrait, votre Jan!

MARTRIL.

Te convenir, lui! Un Antibel plaire à une rien-du-tout comme toi! Et tu n'en es pas sûre encore! Eh bien, tu as du front, ma fille!

Martril ricane, méprisante; les deux femmes se taisent.

Loin, du côté de Combe-Nère, les cigales chantent.

L'ombre de la maison s'accroît insensiblement, s'avance dans la cour.

Et, dans la vaste étendue de pays qui se découvre du seuil de la Dérocade, il n'y a pas d'autre mouvement, il n'y a pas d'autre bruit que cette marche de l'ombre, que ce crépitement des cigales.

II

Cependant, l'œil agile de Mette vient de découvrir un passant sur le sentier qui mène au plus court de Saint-Vergondin à la Dérocade et à la Régaldie.

Le sentier n'est qu'un fil au penchant du roc d'Anglar, l'homme n'est pas plus gros qu'une fourmi.

Qui, cet homme?

Quelqu'un du pays, bien sûr. Le sentier

n'est pratiqué que par les gens de Saint-Vergondin et par les terriens de deux ou trois hameaux espacés dans les causses, au nord de la Dérocade.

L'individu a surgi subitement dans la brèche qui coupe, à la hauteur de Saint-Irech, l'arête du roc, avant et après infranchissable. Il suit maintenant la base de la muraille calcaire qui porte en surplomb le cimetière et l'église. Déjà plus visible et pas si noir qu'il paraissait tout à l'heure.

Noir et rouge plutôt. Un soldat. Sitôt vu, sitôt annoncé.

METTE.

Un soldat, là-bas; regardez, Martril!

Avertie,

MARTRIL

sursaute :

Un soldat! Si c'était lui!

De ses prunelles jadis vives, usées à surveiller, à couver les biens de la terre, elle scrute avidement les plis du roc d'Anglar.

De quel côté, dis-tu?

METTE.

Là, suivez bien mon doigt; juste au-dessus de l'amandier, un peu avant l'église. Tenez, il longe le mur du cimetière; il s'arrête maintenant; assis, agenouillé, je ne vois pas bien; peut-être occupé à réciter une prière à l'intention d'un défunt de sa parenté.

MARTRIL.

Ils ne s'agenouillent pas si souvent que ça, les militaires. A moins que...

L'ancienne n'achève pas; elle se hâte vers le bord de la combe. Plus proche de l'inconnu de vingt pas; et ce n'est pas assez pour ses

yeux; mais son cœur a franchi les précipices de Combe-Nère.

Jan! Jantou!

Elle crie et sa voix meurt en chemin, trop faible pour éveiller l'écho du roc d'Anglar. Le passant n'y est plus.

METTE

explique :

Il tourne la pointe de Jabrun; nous allons le voir sortir au-dessous. Le voilà! il descend vers la Dérocade...

MARTRIL.

S'il ne coupe pas au fond de Combe-Nère pour aller à Réquista...

METTE.

De la fontaine, on pourrait voir. Si nous descendions?

Descendre, c'est aisé pour Mette, mais pour l'ancienne!

Le sentier tombe à pic suspendu aux entailles, aux brèches du rocher. Et la pierre glisse, le vertige bâille au fond du précipice.

Martril avance pas à pas agriffée aux aspérités du roc, cramponnée aux vieilles souches de buis ou d'érable qui jaillissent çà et là des fentes, jaunies par le frottement des mains.

La fontaine est à mi-côte, au fond d'une *crose* évidée par la course ancienne de la rivière, aujourd'hui diminuée en ruisseau. Elle s'échappe, violente, d'une blessure de la montagne et s'apaise aussitôt en une vasque inégale, usée au bord par les sceaux de cuivre.

Vivante enseigne de fraîcheur, au seuil même, là où s'épanche, lavant le roc, le trop-plein de la source, un frêne s'élance, heureux de vivre, jette en avant, comme pour faire signe, son fin bouquet de feuilles tendrement ajourées.

MARTRIL

s'est appuyée au frêne. Elle regarde.

Le soldat a reparu en face; il touche au fond de Combe-Nère; il traverse le pré, puis il disparaît de nouveau, mais pour gravir sous le couvert des noisetiers et des alaternes le sentier de la Dérocade.

Cette fois, plus de doute, c'est bien lui.

L'ancienne se tourne vers Mette :

Petite, va-t'en tout de suite au champ des Eques, prévenir Antibel. Dis-lui que ce soir en rentrant, il trouvera son fils à la Dérocade. Et demeure avec eux; on n'a pas besoin de toi par ici.

Mette s'en va sans se presser, curieuse de Jan; et à peine est-il en vue, elle se sauve, intimidée.

JAN

arrive, essoufflé, poussiéreux. D'un élan, il se jette au cou de l'ancienne :

Ménine!

MARTRIL.

Toi, mon fils!

Elle l'embrasse, elle le palpe, et à le sentir si maigre sur sa poitrine, sa joie tout à coup s'attriste.

JAN

la devine :

Vous me trouvez la crête un peu basse, pas vrai, ménine? Et ça vous fait quelque chose? Ne vous tourmentez pas, allez! Le coffre est bon; on se refera. Trois mois sur le flanc avec la fièvre et la dysenterie, trois mois d'ambulance ou d'hôpital, ça n'arrange pas un homme. Et la traversée encore! Enfin c'est fini. Soyez tranquille, l'ancienne; l'eau de la fontaine me guérira plus vite que toutes leurs drogues.

Jan a débouclé le sac, jeté à terre son képi

de fantassin. La tête renversée, il reçoit à pleine bouche le jet de cristal. Et, se relevant :

L'eau n'a pas changé de goût!

Il se penche encore, si longtemps, cette fois, qu'un peu de sang afflue à ses joues.

Puis, essuyant ses lèvres :

Plus d'une fois, j'y ai pensé, à notre fontaine. En campagne, sans une goutte d'eau fraîche dans ce damné pays de marécage où les rivières charrient de la boue... Ah! j'avais peur de n'y plus boire!

Il s'arrête; son regard se fait vague, comme troublé d'une vision intérieure. Et, jetant un soupir :

Maintenant j'y ai bu; et je n'ai pas le cœur plus content.

Il soupire encore; ses yeux s'humectent :

Maman! pauvre maman!

Un sanglot coupe sa voix. Il défaille.

MARTRIL

l'attirant à elle :

Allons, mon mignon; un peu de courage! la fatigue te peut. Qui sait depuis quelle heure tu n'as pas mangé? Et le soleil est si fort aujourd'hui! Viens-t'en à la maison, que je te soigne à mon idée avant que l'autre ne rentre. Ils sont à moissonner au champ des Eques, et sûrement ils ne quitteront pas de travailler avant la nuit. Viens!

La marraine et le filleul montent à la Dérocade. Ils causent.

JAN.

Les lettres sont courtes; elles n'en di-

sent jamais autant qu'on en voudrait connaître. Comment est-ce arrivé, cette mort? Une fluxion de poitrine, m'a écrit le père; mais la maladie l'a emmenée bien vite! Elle était jeune, la maman, et solide; elle a dû bien souffrir avant de s'en aller!

MARTRIL.

Elle attrapa un chaud et froid en revenant de la foire de Saint-Luc; une fluxion double; et elle s'obstinait à travailler; c'était la saison de casser les chènevottes et elle secouait ses broies du matin au soir. Quand le médecin l'obligea de se mettre au lit, elle était quasiment morte. Mais malgré la fièvre, elle a gardé sa tête jusqu'à la fin, et son courage. Elle fit sortir devant elle le linge qu'il fallait pour sa sépulture : la chemise et le drap. Ce qui la chagrinait le plus, tu le devines, c'était de ne pas te revoir. « Mon Jan! »

Tant qu'elle fut en état de parler, elle n'eut pas d'autre mot à la bouche. Elle s'était fait donner ta première lettre, celle que tu nous envoyas en arrivant au régiment; pas pour la lire, — elle était trop faible, — mais ça la contentait d'embrasser le papier de temps en temps. Agonisante même, quand elle n'avait plus la force de soulever les mains, elle le serrait entre ses doigts, et si étroitement que j'ai renoncé à le lui ôter. Nous l'avons mis dans la caisse avec elle...

Ils finissent de monter.

La Dérocade est devant eux; bientôt, l'escalier de pierre.

Le cœur du soldat se fond à toucher l'âpre seuil, le banc de chêne le long de la table où luisent, graisseuses, les entailles pratiquées jadis par son couteau d'enfant. Et le lit, à côté, le lit où sa mère est morte, où couche l'étrangère! Martril parle, elle vide son cœur. Ce qu'elle a souffert de ce second mariage!

Une gouge louée à cent francs par an. Et maintenant elle est autant que moi, plus que moi, dans la maison. Ah, si je m'étais doutée du coup! Je voyais bien, pardi!... La Fabiane n'était pas au cimetière depuis trois mois et déjà Antibel tournait autour de la petite. Mais qui aurait pu s'imaginer? C'est la folie du sang qui le pousse, pensais-je; quand il en aura tâté une fois, il n'y songera plus. Je le croyais. Mais elle, pas bête, après avoir amorcé le galant l'a tenu le bec dans l'eau, et à ce jeu-là, l'homme a fini de se noyer. Il ne savait plus ce qu'il faisait; il ne connaissait plus la valeur de l'argent! Une fois, il se trompa de deux pistoles à son préjudice en réglant avec le marchand de moutons de Fontblanque.

Enfin, malgré moi, malgré tout le monde, car toute la paroisse était ameutée contre lui et ils l'ont mis en chanson, il a

fallu y tomber. Il l'a prise. Et moi, si je n'avais écouté que mon idée, le jour où cette femme y entrait, je serais sortie de la Dérocade. Mais quoi? Fallait-il la laisser maîtresse de tout, libre de vider les armoires, de piller la maison! Non, ça les aurait trop bien arrangées, elle et sa sœur...

JAN

Sa sœur?

MARTRIL.

Oui, une petite Mette qu'elle a fait venir de son pays. Elles sont deux maintenant qui vivent à notre croûte.

JAN.

Insolentes, peut-être?

MARTRIL.

Ce n'est pas l'envie qui leur manque; elles n'osent pas. Même, pour se faire bien venir d'Antibel, elles font les gracieuses avec l'ancienne. Elles me cajoleraient, les coquines, si je ne les tenais pas à distance...

JAN.

Une dégourdie, sans doute, cette Jane? Et d'où nous sont-elles tombées?

MARTRIL.

De Prévinquières en Ségala; un pays de pouilleux où les hommes naissent voleurs et les femmes catins.

JAN.

Cette Jane comme les autres?

Martril secoue les épaules en guise de réponse. Et Jan :

Pauvre père! Il regrette déjà, peut-être...

MARTRIL.

Regretter, lui? Après un an de mariage, il est enfariné de sa gueuse autant et plus que le premier jour. Continuellement en souci pour elle. Si elle voulait l'écouter, elle serait la dame et moi la servante.

JAN.

Elle en profite sans doute; elle se donne du bon temps?

MARTRIL.

Oh que non! Elle est bien trop avari-

cieuse pour demeurer sans rien faire. Elle besogne ferme, au contraire, dans l'idée de ramasser pour les enfants qui lui viendront...

JAN.

Et dire qu'il va falloir vivre avec ces mendiantes!

MARTRIL.

Te tourmente pas, mien. Si l'on nous fait la vie trop dure ici, nous partirons. J'ai mon bien à moi; et toi, tu as hérité de ta défunte mère. Tu as son linge et ses bijoux de famille, le Saint-Esprit avec sa chaîne en or massif, et les bonnes terres, les bois et les labours qu'elle possédait à la Régaldie. Il y a de quoi gagner ta vie amplement, et celle de tes enfants, si tu te décides à prendre femme.

Donc, si ton père n'est pas raisonnable, nous lui souhaiterons le bonsoir et nous nous mettrons chez nous. C'est moi qui te préparerai les soupes en attendant que tu sois en ménage; et alors, quand je ne serai plus bonne à rien, tu permettras bien à ta vieille ménine de mourir chez toi dans un coin.

JAN.

Tout ce que vous voudrez, l'ancienne. Et maintenant laissons ça tranquille. Pendant que nous parlions la chaleur doit être tombée; j'ai envie de faire un tour.

Il se lève; il sort; il descend à l'étable. Les vaches brament, elles l'ont reconnu peut-être. Il les palpe l'une après l'autre, les gratte au front, flatte leur échine, et la bête reconnaissante envoie vers la main du maître la caresse de sa langue râpeuse.

Ce sont des vaches quercinoles, fines de

tête, larges d'encolure, le poil délicat, couleur de blé mûr. Jan les a eues dans les mains toutes jeunes; il les a attelées le premier et dressées à la charrue; non sans peine; mais une fois rendues, elles se sont faites maniables pour lui autant que des agneaux. Elles ont gagné en force depuis qu'il ne les a vues, — deux ans déjà! — plus maigres cependant, le poil terne, à cause de la grande fatigue des labours d'été.

Jan les admire et le désir lui vient de les mettre au joug, de mener la charrue avec elles. Il a assez tripoté le flingot, le mancheron de frêne l'amusera davantage.

Il s'informe :

Puisqu'on est à moissonner aux Eques, sans doute on a retiré la gerbe du champ de l'Igue? J'ai fantaisie de tracer un sillon ou deux, pour voir si je n'ai pas oublié...

Il dépouille sa capote de fantassin, endosse une blouse, plante un chapeau de paille sur sa tête. Et le voilà un autre homme.

Dans un rien de temps il a attelé les vaches, fixé le timon de la charrue dans le joug; et en route pour le causse.

Bossué de rochers, jonché de pierraille, le chaume haillonneux, embroussaillé, dévale en pente inégale vers les bois. Pas commode à travailler à cause des lamelles affleurantes et des ronces, comme une toison mauvaise, résistante au coup de peigne. Mais l'idée de cette résistance ne rebute pas Jan, au contraire:

Alerte, presque joyeux, il écarte de la main le fagot d'épines jeté en guise de clôture à l'entrée du champ, et, la main solidement nouée au mancheron, il commande l'attelage :

Ah! Casta! ah! Maouré!

Les vaches s'allongent, les muscles tendus, les cornes en bataille; lentement, violemment, la terre se déchire... Les sillons nouveaux s'alignent noirs dans la paille rousse du ratouble.

Jean s'exalte :

Ils vont être étonnés, ce soir, en ren-

trant, de voir le chaume chaviré, les racines en l'air!

Cette idée le soulève, il a la fièvre; fièvre de fatigue ou d'émotion; peut-être le commencement d'un de ces accès qui, la première excitation tombée, le couchaient anéanti là-bas, sur son lit d'hôpital.

Aujourd'hui encore, au bout d'un moment, l'excitation tombe.

Jan est obligé de s'arrêter.

Le soc est trop lourd, les ronces trop tenaces. Le convalescent n'est pas de force à se battre avec la terre.

Le soleil a disparu, d'ailleurs. Ceux qui moissonnaient au champ des Eques doivent s'acheminer déjà vers la Dérocade.

C'est l'heure de rentrer.

III

ssis, jambes pendantes, au bord de l'escalier,

JAN

se repose en attendant les moissonneurs. Martril s'active dans la chambre autour de la marmite.

Elle bavarde et Jan la laisse dire. De loin en loin, il approuve d'un signe de tête. Les mots lui manquent et l'envie de les dire.

Il somnole, indifférent, la tête partie en des rêvasseries confuses.

La chanson de Jane d'Aïmè le réveille, poussée par

CEUX DE LA DÉROCADE

qui montent de Combe-Nère :

Jane d'Aïmé,
Tu t'es matin levée;
Jane d'Aïmé !
Beau chevalier,
La lune m'a trompée;
Beau chevalier !
. . . .

Dans la sonorité du crépuscule, les voix s'élèvent, distinctes.

Jean reconnaît celle de son père, âpre et rocailleuse, et l'autre par-dessus qui fuse, claire et douce comme une voix de paradis, il ne la reconnaît pas; il la devine.

Trompeuse la voix, comme celle qui chante, et la voici paraître, cette Jane, au sommet de la montée.

Jolie, oh! très jolie! mais autrement que Jan ne l'avait imaginée. Pas coquette du tout, calme, presque grave, avec un air de bonté triste. Si l'honnêteté avait une figure, ce serait la sienne. Et c'est comme une fausseté de plus, une tricherie que Jan lui impute et pour laquelle il la déteste davantage.

Mette la suit, pareille presque à sa sœur, plus vive seulement, plus souple sous ses hardes qui flottent.

Antibel sort le dernier, la faux à l'épaule, alourdi de fatigue et de soleil.

Jan les regarde venir vers lui, inerte, comme dans un rêve. La fièvre le travaille. Il a à peine l'idée d'envoyer un bonsoir à Jane et à Mette qui s'arrêtent pour lui souhaiter la bienvenue; à peine la force de se lever pour recevoir l'accolade de son père.

ANTIBEL

accroche la faux au mur de l'étable; attentif et cordial, il dévisage son fils :

Eh eh! le voyage ne t'a pas engraissé,

mon garçon! Mince tu étais parti, plus mince tu reviens. Et noir de peau! Paraît que le soleil tapait dur là-bas. Et on vous nourrissait mal? Vous n'en aviez pas à votre suffisance?

JAN.

Ce n'était pas la nourriture, c'était l'appétit qui nous manquait, père. La dysenterie a failli me faire passer le goût du pain.

ANTIBEL.

Enfin, te voilà libéré, c'est l'essentiel. Nous ne te tiendrions pas, sans doute, si tu n'avais pas été malade. Petite affaire! L'air de par ici te remettra promptement. Seulement je vois qu'il ne faut pas compter sur ton travail. Et c'est tant pis. Front

est chez lui à soigner son père qui s'est cassé la jambe. Et si tu avais été valide…

JAN.

On fera ce qu'on pourra. En tout cas, je n'ai pas perdu ma première journée. Voyez ma besogne de tantôt.

De la main, il indique le champ de l'Igue :

Les sillons sont droits et à la profondeur qu'il faut; on peut les regarder de près…

ANTIBEL.

Puisque tu as encore la main au labourage, tu sauras bien manier la fourche. Allons, viens m'aider à garnir la litière aux vaches.

Jan obéit. Ensemble, avec des mouvements appareillés, les deux hommes enlèvent le fu-

mier, charrient la paille fraîche. Et tout en jouant de la pelle ou de la fourche, Antibel parle à son fils :

Je n'ai rien à t'expliquer; ce que j'avais à te dire, je te l'ai mis par écrit et envoyé au moment. Toi, tu ne m'as pas répondu. Fâché sans doute. De loin on voit mal les choses. Maintenant, le temps a passé et tu as eu l'aise de réfléchir. Moi aussi. Ce qui est fait est fait et je ne le regrette pas. Tu as vu Jane? Elle est bien ce qu'il faut : honnête, vaillante et bonne ménagère. Elle travaille beaucoup et dépense peu. Et c'est toi qui en profiteras, puisque tu es toujours fils unique...

Jan acquiesce d'un geste vague. Il ne veut pas donner raison à son père; et cependant, il n'ose pas lui tenir tête.

La litière est garnie. Les deux hommes montent dans la chambre.

On soupe.

C'est le tourin traditionnel : de l'ail en gousse à peine cuit, du lard monté en goût, un peu rance. Oh! cette odeur coutumière, cette odeur de pays qui monte dans les soirs, invitante, avec la fumée des fermes! Jan la renifle dans une plénitude de bien-être attendri, presque sentimental.

Il renifle la soupe et il ne peut pas la manger, à peine y tremper les lèvres. L'estomac est fermé, la bouche sèche; pas moyen d'avaler.

JANE

verse une rasade à son beau-fils :

Bois, mon ami, ça fera descendre la poussière...

Jan fait signe qu'il ne peut pas parler. Il repousse l'assiette pleine, et demeure, les bras ballants, la tête et les reins appuyés au mur. Des gouttes de sueur coulent de son front; ses yeux se ferment.

MARTRIL.

Jésus! il va passer! Du vinaigre, vite!

Plus prompte que l'ancienne, Jane court au buffet, débouche la fiole. Mais Martril la lui arrache des doigts, la fait respirer au malade. Et, dressée contre la marâtre :

Le soigner, toi! mais tu ne comprends donc pas que c'est le chagrin de te voir ici, qui le fait tomber en faiblesse! Il n'a pas pu se le gagner, le pauvre enfant!

Antibel hausse les épaules, et ménine furieuse :

Je vous dis, moi, que c'est la honte et la colère qui l'ont mis dans cet état. Si vous ne voulez pas me croire, attendez, il saura bien vous le dire tantôt, lui-même, quand il en aura la force.

Jan rouvre les yeux comme si la connaissance lui revenait. Et l'ancienne le prend à témoin.

N'est-il pas vrai, fils, que ça t'a tourné le sang, de trouver cette femme installée ici à la place de ta mère?

JAN

écoute sans comprendre. La fièvre le tient toujours; le cauchemar lui brouille les idées. Des frissons le secouent, ses poings se crispent, des grimaces tordent sa bouche.

C'est le délire.

Le malade s'est mis debout. Il écarte Martril effrayée qui veut le retenir; il repousse son père. Les yeux égarés, la prunelle fixe, il va, les bras étendus vers l'image qui l'appelle. Bientôt ses yeux se mouillent; ses lèvres tremblent :

Maman! Maman!

MARTRIL.

Ne le touchez pas. La fièvre lui a donné

la double vue. Il voit l'âme de sa mère. Il lui parle...

Jan balbutie. Ce sont des appels à voix sourde; des paroles tronquées, gémissantes. Et l'ancienne explique :

Sans doute l'âme est en colère; elle lui demande des prières...

Martril parle et Jan s'éveille.

La fièvre est tombée, l'image a disparu.

Mais l'accès fini laisse le malade plus faible; les jambes lui manquent, ses mains cherchent le mur.

ANTIBEL.

Un doigt de vieux vin le remonterait. Jane, vas-en tirer une bouteille.

Le vin tiré et versé,

JANE

tend le verre à Jan.

Bois; c'est ton père qui te le commande.

JAN

la regarde, hébété. Puis, brusquement il repousse le verre qui se casse en touchant les dalles.

Merci; je n'ai pas soif.

Et se tournant vers son père :

Excusez si ça vous fâche; mais c'est plus fort que moi; je ne peux pas rester ici.

ANTIBEL.

Et où prétends-tu te retirer?

JAN.

Chez ma mère à la grange de la Régaldie.

ANTIBEL.

A la grange? mais il y pleut dedans; il n'y a pas même une botte de paille à étendre par terre pour dormir. Voyons, ce n'est pas pour de bon; ou bien alors, il faut croire que la fièvre t'a changé les idées.

MARTRIL

intervient, rageuse :

Pas si fou que ça, ton fils! A qui la faute si le pauvre garçon se trouve de trop à la Dérocade? En tout cas, s'il se décide à partir, je connais quelqu'un qui lui tiendra compagnie.

ANTIBEL.

Pas tout de suite au moins, je vous en

prie. Vous ne voudriez pas me faire cet affront. Les mauvaises langues se sont assez occupées de nous, ces derniers temps.

Laissons-les en repos. Que dirait-on, si l'on venait à savoir que, le soir même de son arrivée à la Dérocade, mon fils a couché dehors ? La nuit porte conseil. Demain, si Jan n'a pas changé d'idée, eh bien, nous irons tous chez le notaire de Saint-Vergondin, chez M. Sicre. Il tient nos papiers; il nous réglera chacun selon nos droits, équitablement, ainsi que cela doit se faire en famille. Et si nous devons nous quitter, nous nous quitterons sans ameuter le pays...

Antibel frappe sur l'épaule de son fils, et, affectueusement :

C'est entendu, n'est-ce pas ? Ce soir, tu vas coucher dans ton ancien lit, à

l'étable. C'est toi qui garderas les vaches. Et, quand tu auras bien dormi, à tête reposée, nous reparlerons de nos affaires.

JAN

s'obstine. Le doigt levé sur Jane.

Plutôt crever dehors, que de coucher sous le même toit que cette garce!

ANTIBEL

perd patience.

Allez-vous-en au diable, ta ménine et toi! mauvais sujet! Si tu n'étais pas en si triste état, je me serais chargé de te faire la conduite...

Jan s'est levé; mais il n'a pas la force de se tenir debout; la tête lui tourne; une faiblesse lui fauche les jambes; il retombe sur le banc évanoui.

JANE

aide Antibel à le porter sur le lit; elle le couche, le reborde et s'en allant, bas à l'oreille du père :

Tranquillise-toi, mon homme; ça s'arrangera, c'est moi qui m'en charge. Jan ne nous quittera pas.

A voix basse aussi, mains jointes,

METTE

implore une image de piété clouée à la porte, une Sainte Vierge noircie par la fumée et les mouches, qu'on avait affichée là, jadis, l'année du choléra, pour empêcher d'entrer la contagion :

Notre-Dame de Livron, je fais pacte

avec vous; si Jan guérit, je vous promets un cierge...

Elle se hausse pour baiser l'image, et bouche à bouche, très sérieuse, elle ajoute :

Un cierge de trois livres.



DEUXIÈME JOURNÉE



DEUXIÈME JOURNÉE

I

On finit de souper à la Dérocade.

Les gens prennent le frais, assis dans la cour.

Seule Martril remue encore. Elle range les outils, verrouille la porte du poulailler.

Mette et Jane récitent le chapelet, un peu à l'écart, au bord de l'aire.

Jan les observe, et devant lui, leurs figures s'affacent, se fondent dans le crépuscule; le sourire d'abord, le regard ensuite, disparaissent.

L'ombre descend.

Une abeille festonne autour du figuier; un angélus arrive de loin, lent et frêle, et le bourdonnement de l'abeille, le tintement de la cloche se brouillent un moment dans la tombée du silence.

Antibel et Jan parlent culture.

ANTIBEL.

L'angélus de Réquista tinte clair; signe que le vent va tourner en galerne. Beau temps pour demain. J'ai envie d'en profiter pour donner la seconde façon au guéret de la Régaldie... En commençant avant le jour, peut-être finirai-je au soleil couché, surtout si tu me donnes un coup de main avec les jeunes vêles...

JAN.

La terre est bien mal commode à travailler, par là, pour moi qui n'ai pas encore toute ma force. Si vous n'étiez pas contre, je pensais arracher le chanvre d'Escouloubre. La saison le demande. Il est temps de le faire rouir si nous voulons que les femmes aient de quoi filer aux veillées d'hiver. Mette et Jane m'aideraient toutes les deux. Qu'en dites-vous?

ANTIBEL.

Je dis... Tu sais mieux que moi ce que tu es capable de faire. C'est une besogne de femme, cet arrachage; Jane et Mette y suffiraient bien sans toi. Et tu me serais d'un grand secours à la Régaldie. La charrue te fait peur, vraiment? Je n'y comprends rien. Voilà plus d'un mois que

tu n'as pas eu d'accès, et tu muses, tu traînailles sans avoir le courage de travailler ni la force de guérir. Tu manges cependant et tu bois comme nous autres. Qu'est-ce donc qui te fait mal, mon garçon? Est-ce qu'après avoir eu la maladie dans le corps, tu l'aurais dans la tête, présentement?

JAN.

Mais non, père, je suis comme tout le monde...

ANTIBEL.

On dirait que non pourtant. Tu n'as pas l'air d'être dans ton aplomb. Un jour content, l'autre pas. Ce n'est pas pour te le reprocher, mon enfant; mais depuis que tu es revenu du régiment, tu n'es pas commode à vivre. Moi, ça ne me fait rien;

je suis ton père. Ménine non plus; celle-là, avant qu'elle se fâche!... Mais Jane? Ça lui va bien d'être patiente. Oh! tant que tu as été malade, ça marchait tout seul : Mette par ci, Jane par là, tu ne pouvais te passer d'elles. A ce point, que ménine en était jalouse. Mais une fois sur pied, tu n'as plus été le même. Très bon enfant quelquefois. Et elles, toutes contentes. Puis, brusquement, sans qu'elles t'aient rien fait, tu les méprises, tu leur tournes le dos. Elles ne s'en plaignent pas; mais moi, ça m'inquiète. Qu'est-ce que tu as contre elles, voyons? Tes anciennes idées qui te reprennent, peut-être; comme le soir de ton arrivée; tu te souviens?

JAN.

Je me souviens d'avoir eu la fièvre, et peut-être qu'il m'en reste encore un peu à

des moments. Et ça me change le caractère. Ça passera, allez, tranquillisez-vous.

ANTIBEL.

Si tu commandais à tes mains de labourer, ta tête te laisserait en repos. Croismoi, si tu veux guérir tout à fait, viens avec moi demain matin.

JAN.

Soit; à condition que je dorme cette nuit. Ah! si je pouvais dormir!

METTE et JANE

ont fini de réciter le chapelet.

Elles se lèvent.

D'un mouvement mignard de toute petite, Mette se pend à l'épaule de sa sœur qui, maternelle, l'appuie à sa poitrine.

Ainsi enlacé le couple va vers la maison.

Lentes, souples, elles passent devant les

hommes; et, ensemble, avec un mouvement de tête :

Bonsoir, Jan!

JAN.

Bonsoir, vous autres!

METTE

a déjà le pied sur la première marche de l'escalier. Elle se tourne vers Jan :

Tu veilles bien tard, toi, pour un qui vient d'être malade; à quoi penses-tu?

JAN

est allongé à terre, les deux mains en coussinet sous la tête. Il se soulève à moitié, s'appuie sur le coude, et les yeux levés vers Jane, il répond à Mette :

Veiller ici ou veiller au lit, c'est la même

chose. Je ne suis pas pressé de me retirer au chaud de l'étable, pour ne pas fermer l'œil...

METTE.

Et qu'est-ce qui t'empêche de dormir?

JAN.

La chaleur sans doute...

METTE.

Ou autre chose... On sait bien quoi, pardi. Inutile de faire le secret avec moi. Veux-tu que je te le dise?

JANE

pose la main sur la bouche de sa sœur :

Assez parlé, petite! Tu bavardes et, moi, je tombe de sommeil. Rentrons.

JAN.

Pas avant qu'elle m'ait fait voir si elle est bonne devineuse. Parle, Mette, je t'écoute.

METTE.

Tu penses à ta bonne amie. Voilà ce qui te tient éveillé. Ose dire que non...

JAN.

Je ne dis rien. Mais puisque tu connais la maladie, tu devrais bien me donner le remède.

METTE.

Le remède contre l'amour? Il n'y en a qu'un. Marie-toi, Jan, marie-toi. Comme ça nous aurons le plaisir de danser à ta

noce. Aimes-tu danser, toi? Moi j'en suis folle. Tiens, regarde :

Elle met la main à l'épaule de sa sœur et l'entraîne à tourner avec elle, et tout en tournant, elle fredonne à bouche fermée pour se marquer la cadence.

JANE

se désagrafe de son étreinte :

Assez! assez! petite! Si l'on t'écoutait, on passerait la nuit à sauter. Bonsoir! Je vais me mettre dans mes draps.

Et, se tournant vers son mari :

Toi, tu dors debout; il était presque jour quand tu t'es couché la nuit dernière.

ANTIBEL.

Et, cette nuit encore, je tâcherai de tenir l'œil ouvert. Le peu de raisin que

cette mauvaise maladie a laissé à la vigne d'Escouloubre, je n'ai pas envie qu'on me le fasse passer sous le nez, la veille de la récolte. Et les amateurs ne manquent pas. Pas plus tard qu'avant-hier, on a vendangé de nuit, du côté de Réquista... Qu'ils y viennent, tantôt!

JANE.

Fais attention, au moins; ces maraudeurs ne sont pas toujours commodes.

ANTIBEL.

Sois tranquille; j'aurai tout ce qu'il faut pour les recevoir.

Mette et Jane finissent de monter; elles entrent, poussent la porte derrière elles.

Un moment après, Jean se lève, bâille et va s'allonger sur son lit, dans l'étable.

Antibel et Martril sont seuls.

II

UIT noire.

ANTIBEL

a décroché le fusil. Soigneusement, à la lueur de la lanterne que Martril vient d'allumer pour finir sa ronde, il vérifie les amorces :

Je l'avais chargé il y a un mois pour aller à l'espère du blaireau... Le gibier est plus gros cette fois; mais il a la peau plus tendre...

Il frappe à petits coups secs sur la culasse, pour faire descendre la poudre dans les cheminées. Il va se mettre en route.

MARTRIL.

Eh, dis-moi! tu n'as pas peur, pendant que tu seras à guetter les voleurs à Escouloubre, qu'ils viennent te visiter ici, à la Dérocade?

ANTIBEL.

Comment sauraient-ils que je n'y suis pas? Et quand même ils tenteraient le coup! Mauvaise affaire pour eux. Jan est là. Et puis, que voulez-vous qu'on nous prenne? Le grenier est vide. Et les vaches ne se laisseraient pas emmener sans vous avertir...

MARTRIL.

Les vaches meugleraient peut-être, si

on leur mettait la main dessus; mais le bétail à deux pattes quelquefois est plus complaisant.

ANTIBEL

déjà en marche, revient sur ses pas :

Que voulez-vous dire, mère?

MARTRIL.

Rappelle-toi le nommé Ittié de Saint-Bauzil et le voleur qu'il surprit une nuit dans sa grange. Quelqu'un lui avait ouvert la porte...

ANTIBEL.

Sa femme; oui, je sais l'histoire. Lui, un imbécile; elle, une catin. Tout le pays la connaissait...

MARTRIL.

Excepté lui...

ANTIBEL.

Et vous prétendriez... Oh! je vous vois venir; il y a longtemps que vous travaillez à me donner des idées...

MARTRIL.

Je ne prétends rien; je n'accuse personne. Tu es le maître ici; tes affaires te regardent. Je t'avertis seulement, parce que si je ne t'avertissais pas, plus tard, tu pourrais m'en faire le reproche : quelqu'un est venu la nuit dernière; on est entré dans le jardin. Pour qui, pour quoi? je ne sais pas au juste; mais on est entré, on s'est promené sous la treille...

ANTIBEL.

Vous l'avez vu?

MARTRIL.

Je n'ai pas vu l'homme; mais j'ai vu les traces; la terre était molle du dernier orage; les pieds s'y sont moulés; l'empreinte est là qui porte témoignage.

ANTIBEL.

Eclairez-moi, mère; je veux voir.

Ils vont, et la lanterne devant eux, mystérieuse, effarouchant le sommeil des oiseaux dans les feuilles, le trottinement des mulots en chasse dans les plates-bandes.

Le long du mur de la maison, dans l'argile grasse, tout à coup les pesées accusatrices apparaissent.

Antibel les relève, et à voix basse :

C'est bien un pied d'homme; il était seul; d'où venait-il?

La voie est doublée; elle a servi à l'arrivée et au retour. Les traces se perdent dans l'allée, se retrouvent dans une plate-bande, continuent jusqu'au mur qui sépare la cour du jardin. De l'autre côté, la terre rocailleuse se refuse aux empreintes.

Antibel revient à la treille, plus attentif. Entre le pilier et le mur, la terre est piétinée en tous sens.

Ah! voici deux foulées plus profondes. L'orteil a appuyé avant le talon, signe qu'on a sauté, qu'on a grimpé d'abord.

Antibel lève la lanterne, la promène du haut en bas de la treille. Un pampre cassé jalonne l'escalade. Mais au-dessus, la muraille est intacte; il n'y a pas d'éraflure au mortier, ni à la mousse entre les pierres. L'individu a eu peur sans doute; il a déguerpi avant d'arriver au contrevent.

Antibel réfléchit. Et entraînant Martril à l'écart :

Personne de la maison n'est entré ici après l'orage? Vous en êtes bien sûre?

MARTRIL.

Très sûre.

ANTIBEL.

Et vous soupçonnez... Allons; inutile de faire la secrète avec moi; je vous entends sans que vous me parliez. On venait pour Jane, n'est-ce pas?

MARTRIL.

Je n'ai aucune preuve...

ANTIBEL.

Et quand même vous en auriez! Les

empreintes iraient-elles jusque dans sa chambre, je ne la condamnerais pas encore. Jane est une honnête femme, entendez-vous? Si elle ne l'était pas d'ailleurs, si elle avait voulu faire le mal, pourquoi n'aurait-elle pas ouvert la porte à son galant, au lieu de le faire entrer par la fenêtre?

MARTRIL.

Peut-être à cause de l'étable toujours ouverte sous l'escalier. Et Jan aurait pu les voir. Mais non; je me trompe, c'est toi qui as raison, mon ami. Ce sera sans doute quelque voisin, curieux de goûter nos muscats, qui nous aura poussé cette visite. Et il aura été volé. La maladie n'a pas laissé un grain.

ANTIBEL.

Assez badiné, mère, je n'ai pas l'hu-

meur à rire. Si vous soupçonnez quelqu'un, nommez-le. Qui? Pas un homme n'a mis les pieds ici depuis le départ de Front.

MARTRIL.

Cherche... tu n'es pas cousu à ses jupes pour répondre d'elle. Personne, dis-tu? Et au pacage, quand elle garde les ouailles, et à Saint-Vergondin, le jour du marché! Tu es un peu trop âgé pour elle, mon garçon; voilà le malheur. Quand une gaillarde de cette espèce n'a pas ce qu'il lui faut chez elle, on a beau la garder, elle trouve le moyen de se procurer ce qui lui manque. La jeunesse appelle la jeunesse.

ANTIBEL.

C'est mal, ce que vous faites, mère, vous accusez celle qui ne peut pas se défendre;

vous l'accusez au hasard, pour contenter votre rancœur. C'est très mal.

MARTRIL.

Mettons que je n'ai rien dit. Va-t'en à Escouloubre...

ANTIBEL

demeure une minute indécis; puis, brusquement :

Eh bien, non. Malgré moi, votre dénonce me tracasserait. L'individu reviendra cette nuit peut-être; je suis curieux de voir la couleur de sa figure. Je reste, et vous resterez aussi. A nous deux nous y verrons plus clair. Vous ici, derrière le laurier, entre la treille et le mur; moi dans ce buis. Les cachettes sont bonnes. Tout à l'heure, quand la lune montera, impossible de nous voir. Et nous, nous verrons

très bien. Vous, ne bougez pas, quoi qu'il arrive, avant que j'aie lâché le coup de fusil. Si l'individu va vers le poulailler, tant mieux, je tire en l'air; s'il grimpe à la fenêtre de Jane, qui que ce soit, c'est un homme mort.

La cachette est bonne en effet : un buis centenaire, jamais émondé, sauf pour en tirer les rameaux à bénir, une fois l'an, le jour de Pâques fleuries. Antibel s'y blottit à l'aise, et Martril, pas bien loin, rasée entre le laurier et le mur de la maison.

Antibel souffle la lanterne.

Le buis, le jardin se fixent dans l'immobilité de la nuit; la maison et les arbres plus noirs, et çà et là, des espaces légers, presque lumineux, où les étoiles éclairent.

Du vent souffle à bouffées courtes; les feuilles chantent un moment, puis se taisent, et d'en bas, des fonds de Combe-Nère, la rumeur des grillons s'élève, continue.

Antibel regarde. Il regarde sa maison, son jardin. Et il lui semble que ce n'est plus son

jardin, sa maison de tous les jours. Il y a quelque chose dessus qui lui gâte la joie de la possession habituelle. Il y a le soupçon, il y a les traces.

Ces traces! Dans l'obscurité de la nuit, il les voit aussi nettes que tout à l'heure, sous la lanterne. Il les voit, il les compte, il les suit. Dix fois, vingt fois, il refait en idée le mauvais chemin. Il franchit le mur, il traverse la plate-bande, il grimpe à la treille — comme l'autre y a grimpé la nuit dernière. — Qui, l'autre? Il est arrivé de ce côté, il s'est appuyé au mur, il a posé le pied sur la gueule de l'évier.

Et elle? à la fenêtre, les bras ouverts pour le recevoir!

Jane! ma Jane!

Elle est là, derrière ce contrevent; elle dort... non, elle attend. Là, dans mon lit, dans le lit où mon père est mort, où Fabiane est morte! Et Mette à côté, dans la chambre mitoyenne, si près qu'elle aurait pu les entendre!

Est-ce vrai, est-ce possible?

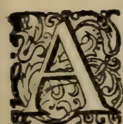
Antibel le croit, et, la minute après, il ne le croit plus; il juge, il se déjuge. Des soupçons le mordent, des attendrissements l'amollissent; des colères le soulèvent.

Oh! ce contrevent fermé sur la façade endormie!

Qu'il revienne! qu'elle se montre!

Aussi vrai qu'il y a un Dieu, je me vengerai!

III

NTIBEL écoute dans le jardin, et METTE

écoute dans son lit.

Soulevée sur le traversin, elle guette, troublée. Jan l'aime; elle le croit, elle en est sûre. Deux mois qu'il les tracasse, qu'il les boude, qu'il les cherche, elle et sa sœur; sa sœur à cause d'elle :

Il ne m'a rien dit encore, pas la peine;

sa figure parle. Mais pourquoi triste si souvent? Quel travail pour se déclarer, alors que personne ne l'en empêche! On dirait qu'il faute en m'aimant, et qu'il se reproche sa faiblesse. Sans doute, rapport à sa mère, à ses idées contre Jane; il lui en coûte de pardonner tout à fait. Mais il a beau faire, il est pris, il y passera. Déjà il ne s'appartient plus. La nuit dernière on marchait dans le jardin, c'était lui; je l'ai reconnu au clair de lune. Il était là, sous la fenêtre; un moment j'ai cru qu'il voulait escalader; il s'appuyait au pilier, se soulevait sur le coude, puis brusquement il a lâché prise et je ne l'ai pas revu de la journée...

Mette écoute.

En bas, dans l'étable, quelqu'un se plaint; une bête tracassée par les morts ou une âme en peine que le chagrin empêche de dormir.

Oui, cette fois, c'est bien un soupir d'homme qui lui arrive.

Mette écoute et

JAN

soupire; Jan ne peut pas s'endormir. Il s'est tourné, retourné sur son matelas de bruyère; il l'a pétri de ses reins, labouré de son coude, défoncé de sa poitrine.

Le sommeil n'est pas venu.

Et, à côté de lui, dans son oreille, le ruminement paisible, le souffle égal des vaches, la douce mécanique toujours agissante. Supplice. Jan s'enrage; c'est cette figure qui l'obsède, toujours devant ses yeux.

Pas de chance! Je la détestais avant de l'avoir vue; je l'ai insultée la première fois que nous nous sommes rencontrés ensemble. Comment en suis-je venu à l'aimer?

Il se dresse à moité sur le lit, il appuie son front à la fraîcheur du mur.

C'est la maladie qui m'a perdu : la fièvre a tué la colère. Tout m'était égal. Et elle était toujours là, secourable, avec sa voix si douce!

C'était elle que je voyais la première le matin, la dernière le soir. Quand je commençais de me lever, si faible encore, les jambes trop molles pour me soutenir. Mette d'un côté, Jane de l'autre, les deux sœurs me portaient, m'aidaient à faire mes dix pas dans la cour.

J'étais heureux alors, heureux comme un enfant. Nous étions toujours ensemble à bavarder, à rire. Toujours tous les trois. J'avais de l'amitié pour l'une autant que pour l'autre.

Quel malheur que je sois arrivé à en préférer une! Et pourquoi Jane? Mette est aussi jolie que sa sœur et nos âges sont mieux assortis. Elles se ressemblent d'ailleurs; les cheveux, les yeux pareils; Mette

un peu plus petite seulement et la peau plus blanche.

Et c'est l'autre qui me va!

L'autre, la marâtre!

Quand ça a commencé? je n'en sais rien; le premier jour probablement, sans que je m'en doute.

Lorsque j'ai compris, il était trop tard; le mal était plus fort que ma volonté.

Je me suis défendu cependant, je me suis sevré de la voir toutes les fois que je pouvais l'éviter; je me suis privé de la regarder quand j'étais obligé de me trouver avec elle.

Et ça n'a servi à rien.

Je ne la regardais pas et je la voyais; je m'en allais et c'était comme si elle avait été avec moi, côte à côte; sa figure, le son de sa voix, l'odeur de sa peau, tout!

Jan soupire.

Comment ça finira-t-il? J'ai peur. Si elle devinait jamais!... Et pourtant, de garder ça pour moi, je sens que ça m'étouffe.

Il faudra que je parle un jour ou l'autre, que je parle ou que j'agisse...

Oh! la prendre, la posséder de force! Perdu pour perdu, tant pis, me contenter une fois...

J'y ai pensé, j'ai guetté des occasions, je l'ai suivie, je l'ai attendue le soir à la lisière des bois.

La nuit dernière, une folie m'a pris, un besoin de la voir. Sa porte était verrouillée. Il s'en est manqué de peu que je n'escalade sa fenêtre...

Ça finira mal, bien sûr.

Jan se soulève pour observer l'ouverture de la porte béante à sa gauche, sur l'obscur de la cour. Il appelle le jour pour quitter le lit,

comme il avait espéré la nuit pour oublier dans le sommeil.

Le sommeil boude, le jour est lent à venir. Deux fois les coqs ont chanté, mais les coqs ne savent pas ce qu'ils disent. Les constellations en marche sur le noir de la porte marquent dix heures...

La lune monte à peine au-dessus des bois.

Jan n'a pas la patience d'attendre.

Il se lève, il se vêt, il sort.

L'haleine de la nuit lui souffle de la fraîcheur au visage, sa fièvre tombe; du sangfroid lui revient, il se consulte.

Malade, il l'est, et très malade, mais non pas au point de ne pouvoir pas guérir. Le remède, il le connaît :

Si je pouvais me tirer de devant, m'en aller trois mois, un an s'il le faut. Ce serait la guérison.

Ne plus la voir, alors?

Jan hésite, puis rapidement, à saccades :

Oui, il n'y a qu'à partir, et tout de suite. Je n'ai que trop attendu.

Il pense à un chantier qui vient de s'ouvrir du côté de Villeneuve; un chemin de fer en construction. On embauche des ouvriers :

J'irai me présenter. Demain, au soleil levé, il faut que je sois déjà loin.

Jan est décidé, et cependant il s'attarde à flâner dans la cour, et de la cour bientôt dans le jardin, vers la fenêtre de Jane.

La lune est cachée; mais une pierre qui roule avertit Antibel et Martril. Larron de volaille ou larron d'amour, le voleur est là; il leur appartient.

Jan s'avance, il longe la treille, il frôle le buis. Où va-t-il? Il revient sur ses pas, il s'arrête, il s'assoit sur une pierre, le dos tourné à Antibel, la figure vers la fenêtre de Jane. Il songe...

Longtemps qu'il ne s'était senti le cœur aussi léger, la tête aussi libre. Cette résolution de partir, c'est déjà presque une délivrance.

Il s'exalte, il s'applaudit de son courage. Il ne part pas. Pourquoi se presser? La nuit ne finit pas encore, et c'est la dernière. Jan la passera près d'elle. Puis, à l'heure habituelle, il pansera les vaches. Pauvres bêtes! il n'est pas juste qu'elles pâtissent à cause de ces histoires. Et quand les vaches seront pansées, avant que l'aube pointe au bord du roc d'Anglar, il s'en ira par Combe-Nère.

Jan songe, et la lune, obscurcie jusque-là, s'affranchit des nuages. La vieille figure coutumière des logis, le feston noir du toit, l'enrochement du mur, et le jardin à côté, la treille sur ses piliers de pierre, les fruitiers rongés de mousse, le laurier, le buis, tout ce petit monde familial apparaît, attendri du mystère nocturne.

Jan ne regarde que la fenêtre. Le contrevent bâille; facilement on pourrait soulever le crochet; et peut-être, — il fait chaud, — Jane aura-t-elle laissé la croisée entr'ouverte. La tentation revient et les mauvaises raisons à l'appui.

Mon père est loin, occupé à garder la

vigne d'Escouloubre; Martril est sourde; Mette doit dormir solide... Je parlerai, je confesserai ce qui m'étouffe depuis deux mois. Elle me plaindra peut-être... Et, si elle se fâche, qu'est-ce que ça peut me faire, puisque je suis résolu à partir!

C'est décidé. Jan se hisse. Un frisson de peur l'arrête une seconde; c'est un hibou qui le frôle et va se poser presque au-dessus de sa tête, sur une solive en saillie.

Il hésite. Ce témoin le gêne. La superstition comme une main froide le serre à la gorge.

Une seconde.

L'amour est plus fort que la peur.

Il grimpe, il s'appuie à l'évier; il va décrocheter le contrevent.

IV

Dans l'obscurité, à dix pas, un craquement sec, un mouvement dans les feuilles. C'est Antibel.

Froidement, lentement, comme s'il visait un levron au gîte, il épaule, il couche en joue le voleur. Qui? il n'en sait rien; il n'a pas pu le reconnaître; il le saura, il le reconnaîtra tout à l'heure. Une branche le gêne, il l'écarte; le guidon tremble; il attend que sa main soit assez ferme. Et, quand il tient l'homme au

bout du canon, au moment de presser la détente, il se ravise. Tuer l'individu, c'est bien : ce serait mieux s'il pouvait faire coup double. Il le peut. Quand Jane paraîtra à la fenêtre, quand la catin et son amoureux se toucheront du museau, il tirera. Les galants finiront de s'embrasser dans l'autre monde.

Antibel attend.

Mais

MARTRIL

s'impatiente.

Elle a peur que sa vengeance lui échappe.

L'homme est là, presque à portée de sa main. Brusquement, elle s'élance, l'empoigne par la jambe.

Au secours! Je le tiens! au secours!

L'individu saute à terre, se débat, muet, le chapeau enfoncé sur les yeux. Dans un mouvement, le chapeau tombe. La lune l'éclaire en face : Jan!

L'ancienne lâche prise, et, rapidement, à voix basse :

Sauve-toi! ton père est là.

Il va fuir; mais

ANTIBEL

lui barre la route.

Jan! que fais-tu là?

Le malheureux n'a pas la force de répondre. Un contrevent s'ouvre. La complice se dénonce.

Ce n'est pas Jane. C'est

METTE.

Qui êtes-vous? Que se passe-t-il?

MARTRIL

se hâte de répondre :

Ce qui se passe, tu dois bien t'en douter

un peu. Tu le sais mieux que nous, toi, ce que Jan venait faire par ici.

Mette ne nie pas, se croyant trahie. Et Martril insiste.

Vous aviez à vous parler, sans doute?

ANTIBEL

rassuré un peu, un peu méfiant encore. Il ricane :

A vous parler! Un drôle de moment pour causer, quand on a toute la journée pour se raconter ses affaires! Si Jan avait fini de grimper là-haut, vous n'auriez pas perdu votre temps en paroles. Pas vrai, mon garçon?

Jan se tait. Sauvé peut-être; mais il a eu une telle honte tout à l'heure, une telle peur,

les dents lui en claquent encore. Impossible d'articuler.

Ce silence en se prolongeant inquiète son père. Antibel refronce le sourcil.

MARTRIL

alors :

Allons, petit; puisque ta bonne amie ne dit pas non, tu peux bien te confesser à ton père. Pas la peine de faire tant d'histoires. On se convient, on se parle; on se parle le jour, on se parle la nuit; ça ne fait de tort à personne, quand on est décidé à se marier. Un peu plus tôt, un peu plus tard, on finit toujours comme *au couvent de Lauzerte : quatre pieds sous la couverte.*

JAN

intervient :

Ce n'est pas ce que vous croyez, ménine! Mette est sans reproche.

ANTIBEL.

Vous aviez l'intention de dire vos prières ensemble; c'est entendu. En attendant, vous avez failli faire arriver un malheur.

Il montre son fusil qu'il a gardé en main, et à mesure qu'il parle, il exécute les mouvements avec son arme, comme s'il allait tirer :

Pardi, un homme qui cherche à entrer par force dans une maison à cette heure de nuit, c'est un coup de fusil plutôt qu'un compliment qu'on est en droit de lui servir. Et ça n'a pas été loin : le fusil en joue, le doigt sur la détente! Oï! d'y penser seulement!

Il désarme le fusil soigneusement, le pose à terre, appuyé au mur de la maison.

Enfin! ça se termine mieux que ça n'avait commencé. Au lieu de comparaître

devant les juges, entre deux gendarmes, on ira tous ensemble s'expliquer devant le curé et le maire. Ce sera moins triste. On boira à votre santé, les galants, et on vous portera le tourin au lit pour vous empêcher de dormir. Chacun son tour! C'est Jane qui va être étonnée! Eh Jane? Jane? Eh bien, elle a le sommeil dur, celle-là! Jane?

JANE

saute du lit, pousse le contrevent :

Qu'y a-t-il? que faites-vous là, tous, dans le jardin?

ANTIBEL.

Descends, on t'expliquera...

Jane s'habille, descend à la hâte.
Mette après elle.
Antibel explique :

Ce sont des vendangeurs que j'ai dérangés au moment où ils allaient cueillir du raisin de lune à la treille.

JANE.

Du raisin de lune?

ANTIBEL.

Eh oui, du beau raisin d'amour qu'on mord à pleine grappe, bouche contre bouche. Comprends-tu?

JANE.

Qui est la vendangeuse?

ANTIBEL.

Cherche!

JANE.

Toi, Mette?

Mette ne répond pas, mais son air contrit, — contrit et radieux, — la dénonce.

Et Jane suffoquée :

Toi! C'est le loyer que tu paies à Antibel pour la bonté qu'il a de te nourrir à la Dérocade! Et tu oses me regarder encore! Un rendez-vous, la nuit, dans ta chambre! Et avec qui, s'il te plaît?

Mette pleure; une pluie de larmes qui tombent, changées en diamant par la clarté lunaire.

ANTIBEL

prend sa défense :

Tu te serais évité la peine de t'encolérer, si tu avais demandé d'abord le nom de son bon ami. Ta sœur n'est pas la plus fautive. Prends-t'en à celui-ci, à ce sournois qui fait ses coups sans prévenir. Et toi, mon garçon, tire-toi de ce mauvais pas comme

tu pourras; parle, dis ce que tu as à dire; tâche de t'arranger avec Jane...

JAN

résigné, l'air sombre :

Entre braves gens, en pareil cas, il n'est pas besoin de beaucoup de paroles. Tu étais ma marâtre, Jane; veux-tu être ma belle-sœur?

JANE.

Tu aurais pu t'y prendre autrement, mon ami. Enfin, puisque tu te déclares, je n'ai rien à dire : j'accepte.

JAN

après un silence :

Pardonnez-moi, toutes les deux. Il y a des moments où l'on n'est pas le maître

de ce qu'on fait. Pauvre Mette! On t'a secouée à cause de moi. Plus tard, tu te consoleras, j'espère.

ANTIBEL.

Pas plus tard; tout de suite. Puisque nous voilà tous d'accord, il est juste qu'on s'embrasse. Les promis d'abord. Avancez qu'on voie si vous faites une jolie paire. Là; donnez-vous la main; marchez. Un baiser pour conclure, et qu'on l'entende!

Mette saute au cou de Jan qui se laisse faire. Antibel réclame :

Eh bien, et moi, petite? Tu me dois bien ça en paiement de ma nuit blanche. La barbe est vieille de trois jours; tant pis. On se fera plus beau le jour de la noce. Bien; l'autre joue maintenant.

Mette s'exécute, et Antibel :

A ton tour, Jan; tu dois quelque chose à ta belle-sœur. Allons, que j'aie le plaisir de vous voir amis, une fois. Embrassez-vous devant moi.

JANE

obéit, tend la joue, paisible :

A ton aise, Jan, si le cœur t'en dit.

JAN

hésite une seconde, puis d'un brusque élan :

De tout mon cœur, Jane.

Ils s'embrassent, observés de près par Antibel et par l'ancienne qui, chacun de son côté, les dévisagent attentivement.

MARTRIL

grogne :

Pour la ménine, il n'y a donc rien?

Et pendant que le garçon met un baiser dans ses rides, bas, à son oreille :

C'était pour l'autre, dis? Malheureux! fais attention!



TROISIÈME JOURNÉE



TROISIÈME JOURNÉE

I

Le causse d'Anglar.

Du ciel et des pierres.

Des pierres émiettées en ossements sur le sol; des pierres alignées en murailles au bord des héritages, des pierres tassées au milieu des champs en de naïves pyramides.

Sur l'uniformité déclive à peine du terrain,

un pli brusque, un entonnoir de rochers et de broussailles et au fond la surprise d'une chanvrière...

C'est l'*igue.*

Rien autour.

Le relief d'un genévrier, l'effort d'une touffe de buis; et le buis se dessèche; le genévrier s'aplatit au ras du sol, souffleté par le vent, tondu par les troupeaux.

Rien...

La broussaille rampe, l'arbre se défigure. C'est un figuier chétif, pâle d'écorce, court de feuille, un érable émacié, sans substance, un chêneteau, avorton de chêne, pauvre être grimaçant et tortu qui s'obstine à l'orée d'une friche.

Un peu de terre arable se ramasse au fond des pentes; de quoi nourrir une ombre de récolte, un seigle transparent de maigreur.

Des rochers écroulés, comme des citadelles en ruines, gardent ces solitudes, et, à côté d'eux, pareille de couleur et presque aussi immobile, se découpe sur le ciel la cape grise d'un berger.

Mette est là. Assise sur ses talons, à la mode

des pastoures quercinoles, elle tord le chanvre nouveau en paissant les ouailles de la Dérocade.

La quenouille de buis sous le bras, une mante informe, trop longue, trop large, comme un déguisement de vieille sur les épaules, elle file.

Autour d'elle, sous la garde de Finette la chienne, des brebis menues, à jambes grêles, mordent des lavandes calcinées, des squelettes d'immortelles...

Il fait tiède.

Des grives chantent au soleil. Un vent d'automne très doux promène des feuilles mortes. Elles roulent un moment et se reposent l'une après l'autre dans le même creux de rocher où les pluies d'hiver les aideront à pourrir.

Les brebis marchent, les feuilles roulent et

chante en faisant tourner son fuseau.

C'est son habitude de chanter au pacage; et quelquefois, ce sont des chansons à elle, sur trois notes comme des musiques d'oiseau;

d'autres fois, des romances anciennes. Et elle s'applique à les pousser du haut du gosier, de toute sa force, contente d'entendre sa voix s'en aller vers le lointain des causses. Elle commence la chanson de la Morte :

La bague que tu m'as donnée,
Reprends-la à mon petit doigt.
En riant, tu l'avais posée;
En pleurant, tu la tireras.

Ne la donne pas à une autre,
Elle se moquerait de moi.
Mais donne-la à une nonne
Qui priera chaque jour pour moi.

Le second couplet envoyé, Mette écoute un moment.

La chanson est dialoguée; et peut-être Jan qui travaille avec son père à faucher une luzerne du côté de la Régaldie va-t-il lui répondre.

Mette écoute...

Les faucheurs sont là. On entend le choc de la faux sur la pierre à aiguiser; mais personne ne songe à lui donner la réplique. Peut-être

aussi le vent qui souffle à l'opposé empêche-t-il la voix de descendre.

La chanteuse reprend alors d'un cran plus haut, en appuyant sur les finales. Il entendra sûrement cette fois. Et la dernière note lancée, elle écoute encore.

Silence. La combe n'a pas envie de causer avec le causse. Et au lieu de Jan, c'est Mette qui entonne la réponse du fiancé à la morte :

Fût-il autant de jouvencelles
Ici que d'étoiles là-haut,
Je n'aimerai jamais que celle
Qui m'attend seule en son tombeau !

Mette a fini de chanter.

Elle songe, soucieuse :

Jan n'est pas ce qu'il devrait être avec moi. Qu'est-ce qu'il a donc, ce Jan? C'est bien lui pourtant qui est venu me chercher. La folie le tenait sans doute. Et maintenant, la fantaisie est passée, il n'a plus rien à me dire. Une triste compagnie que la sienne! Il ne m'a pas promenée un

dimanche, il ne m'a pas fait danser une fois à Saint-Vergondin. On dirait qu'il a honte de sa promise!

Si c'est comme ça maintenant, qu'est-ce que ce sera plus tard, quand nous serons mari et femme?

Mette n'est pas contente. Tout à l'heure, lorsque Jan montera de la Régaldie pour soigner le bétail, elle l'obligera à s'expliquer.

II

Le voilà; il vient.

La faux à l'épaule, il paraît au sommet de la montée.

Le sentier devant lui coupe obliquement le causse, gagnant la Dérocade, dont les bâtisses noires et le pigeonnier blanc s'érigent, embastionnés, sur l'horizon, vers le couchant.

Le faucheur marche rondement, sans appuyer d'une semelle du côté de sa promise.

Il va passer outre.

METTE

le hèle :

Eh, Jan?

JAN.

Que veux-tu?

Il continue d'avancer.

METTE.

Si tu n'es pas trop pressé, je voudrais que tu pousses jusqu'ici. J'ai à te montrer une brebis malade.

JAN.

quitte le sentier et, arrivé devant Mette :

Vite, le soleil marque quatre heures; les vaches doivent bramer après leur pâture.

METTE.

C'est celle-là, cette burelle à côté de la blanche; vois comme elle boite. C'est arrivé hier en paissant l'igue de Rastibel; elle a roulé du haut d'un rocher. Rien qu'une écorchure; mais le jarret a enflé pendant la nuit et la voilà en mauvais état. La plus grasse justement, celle qui profite le plus, et quand elle nourrit, la meilleure laitière. Ce serait dommage!

Mette a posé la quenouille, Jan la faux. Ils on saisi la malade, et, couchée sur le flanc, anhélante, avec ses gros yeux désorbités qui s'effarent, ils la tâtent, ils l'examinent.

JAN

se prononce :

L'enflure est en décroissance, le jarret plie : ce ne sera rien.

Il va repartir.

METTE

réclame :

Un moment encore, puisque nous voilà tous les deux seuls. Le soir, après souper, les autres sont là, on n'est pas libre. Une minute, à l'ombre, dans la cache!

Jan se résigne.

La cache est appuyée à un tas de grosses pierres ameulonnées au milieu du pacage. C'est une cabane rudimentaire, construite avec les blocs voisins par les pâtres de la Dérocade. Jan y a travaillé enfant. Sur les pierres noircies par la fumée, il a écrit son nom plusieurs fois, et les dates à la suite, déjà anciennes.

Des pierres plates forment siège au fond, et, dans l'épaisseur inégale des murs, des niches s'évasent, des chevilles s'accrochent, de quoi suspendre la panetière, faire sécher la cape après la pluie, enfermer les noix maraudées ou les châtaignes qu'on fait cuire sous la cendre, les jours d'hiver.

Mette et Jan sont assis côte à côte.
Ils se taisent.

METTE.

Et après?... C'est tout ce que tu as à me raconter? C'est comme on dit aux petits enfants : le chat t'a mangé la langue.

JAN.

La tienne marche encore, heureusement, et moi je t'écoute.

METTE.

Ecoute-moi donc, et des deux oreilles. J'ai des choses sérieuses à te dire :

Elle lève la tête, et, regardant son fiancé dans les yeux :

Que t'ai-je fait? qu'as-tu contre moi? Réponds franchement, c'est la dernière preuve d'amitié que je te demande.

JAN

secoue la tête :

Contre toi? Rien...

METTE

Rien?... Menteur!... Ose me le répéter en face...

JAN.

Je te regarde et je le répète : je n'ai rien contre toi.

METTE.

Contre qui, alors? Voilà huit jours que tu ne m'as pas adressé la parole. Huit jours! Avoue-le : tu te passerais d'épouser avec moi plus facilement que de souper. Tu fais non et ta figure dit oui. D'ailleurs je suis bien bonne de te le demander. Si

tu ne me détestais pas, est-ce que tu resterais là, près de moi, seul à seule, sans avoir seulement l'idée de m'embrasser?... Est-ce que c'est la coutume, dans le causse, que les filles commencent?

JAN

passe le bras autour de la taille de Mette et l'embrasse :

Mette, ma pauvre Mette!

METTE.

Rien qu'un? Allons, c'est pour les baisers comme pour les paroles : il paraît que tu es économe de tes lèvres. Et si tu voyais ton air! Aussi tranquille qui si tu baisais le crucifix à l'offrande! Quel travail! Sans doute je dois avoir quelque chose sur moi qui te dégoûte. La peau trop noire, peut-

être, ou bien ce sont mes yeux, mes pauvres yeux, qui ne te plaisent plus. Tu les trouvais à ton goût il y a deux mois.

JAN.

Et ils n'ont pas changé!

METTE.

Alors, quoi? explique-moi ce qui t'arrive?...

JAN.

T'expliquer? Je ne peux pas, je ne le comprends pas moi-même. Patiente encore un peu. Ce n'est pas ma faute, va! Patience, ça me passera sans doute...

METTE

dépitée :

Patiente! c'est commode à dire. Si tu étais à ma place!... Un jour tu veux, le lendemain tu ne veux plus.

JAN

frappe du poing contre le mur de la cabane :

Ah! si ça ne dépendait que de moi!

METTE.

Et de qui donc?

JAN.

Est-ce que je sais? C'est comme une maladie qui m'a pris. Je n'ai plus ma tête à moi. Ah! quel malheur!

Il se lève, il reprend la faux, il va partir :

Crois-moi, ma pauvre Mette, j'en ai plus que ma charge. Il y a des moments

où j'ai peur de devenir fou, oui, fou, et pis encore. Si ça n'était pas des bêtises, des radotages de l'ancien temps, je jurerais que quelque malintentionné m'a jeté un mauvais sort!

III

AN est parti...

Il va, sans se retourner, dans le découvert de la friche.

Les figuiers et les érables qui bordent l'igue de Rastibel le cachent un moment, puis le mur de pierres sèches qui enferme le pacage.

Il disparaît.

Mais ses paroles, quand il s'en allait, Mette les entend encore.

METTE

se tourmente.

Ce n'est plus l'inquiétude de tantôt, la peine d'amour pleurant du cœur gonflé comme la sève du bourgeon : c'est une angoisse obscure, envahissante!

Si c'était vrai, pourtant; si Jan était ensorcelé!

Pourquoi pas? c'est un malheur qui peut arriver à tout le monde. Il y a des gens qui ont le mauvais œil; un regard qu'ils vous envoient, et c'est fini; on tient son affaire, on est amalheuré pour le restant de ses jours. Et s'il n'y avait que les vivants on les éviterait, on les amadouerait peut-être; mais les morts, les âmes abandonnées qui s'accrochent à vous pour avoir des prières, comment s'en délivrer?

Ensorcelé! Eh oui, tout s'expliquerait alors, ces silences de Jan, cet air continuel d'être ailleurs. Pauvre garçon! Elle a peut-être tort de lui en vouloir. Si c'est ça, ce n'est pas sa

faute. Mette n'a qu'à le plaindre et à se plaindre aussi.

C'est fini : Jean ne m'aimera plus.

Mette se trouble. Des histoires lui reviennent, des figures oubliées d'ensorceleurs ou d'ensorceleuses, cauchemar de son enfance. D'autres, plus récentes, plus proches; une toute voisine : La Gate. Elle habite là, dans cette masure adossée au bois de Rastibel...

Indifférente jusque-là, pareille aux quelques autres en vue sur les pentes inhabitées du causse, la bâtisse sort, se détache peu à peu de la grisaille ambiante, s'impose à l'attention de Mette. Son regard s'en écarte un moment, y revient aussitôt, fasciné.

Qui sait si ce n'est pas de là qu'est parti le coup? Si ce n'est pas elle, cette Gate, qui a fait tout à Jean, qui lui a, de loin, comme un crapaud son venin, envoyé le maléfice?

Mette la soupçonne. Et comme si sa pensée,

braquée de loin sur elle, irritait la sorcière, l'obligeait à sortir de son trou, la voilà qui paraît au seuil de sa porte.

Endeuillée de cotonnades violettes, la figure à l'ombre d'une indienne déteinte, elle se glisse le long des cépées, hésitante, à la façon des voleurs ou des ivrognes.

Son bouc Barabbas la suit, un vieux bouc noir, haut encorné, solide encore sur ses quilles, l'œil mauvais, la barbiche ricaneuse.

Mette les connaît bien tous les deux.

Le bouc est le gagne-pain apparent, l'enseigne honnête du logis où les gens vont, sous le prétexte de conduire leurs chèvres, consulter la *devine*.

Le bouc est un peu sorcier lui aussi.

Il a trente ans d'âge, soixante ans, affirment quelques-uns. Le fait est que, la sorcière et lui, on les a toujours connus ensemble. Qui voit l'un voit l'autre; ils ne se quittent pas; associés en maléfice, camarades d'ivrognerie; car le vin, assure-t-on, ne fait pas plus de peur à l'un qu'à l'autre. Et, quand ils ont trop bu, ils se cognent; on le dit au moins. Des passants de minuit les ont entendus se cha-

mailler et se rosser comme un mauvais ménage. Le bouc bêle comme tous les boucs quand il y a du monde, mais quand il est seul avec sa commère il sacre et renie Dieu comme un chrétien.

Curieuse un peu, anxieuse, Mette les regarde venir.

Gate et son acolyte longent, en face de la bergère, le mur qui enclôt le pacage, et c'est tantôt la coiffe de la sorcière qui dépasse, tantôt les cornes du bouc, dressé sur ses pattes, occupé à tondre les pousses d'une sanguine ou d'une ronce.

Où vont-ils? Ici ou là, à gauche quand on les croit à droite; ils mêlent leurs voies, ils s'espacent en des randonnées incertaines, Barabbas en quête de pâture, sa maîtresse à la poursuite de quelque herbe médicinale. Et quand Mette les croit en allés tout à fait, la corne ou la coiffe surgissent brusquement dans une brèche de la muraille.

La pastoure est tentée de consulter la Gate. Coupable ou non de la maladie de Jan, cette femme pourrait certainement le guérir. Le voudrait-elle? Sans doute, en y mettant l'ar-

gent. Elle est gourmande, la Gate, et les bons morceaux coûtent cher. Mais il faudrait l'aborder, lui parler. Mette n'ose pas. Et pendant qu'elle hésite, la sorcière a disparu vers les pentes du côté de la Régaldie.

Non, elle est encore là.

Une ombre touche Mette, la dépasse, s'allonge en pointe de fourche, loin sur le causse.

Mette se retourne.

La tête malicieuse de Barabbas la regarde, dressée derrière elle, dans une brèche du mur.

GATE

le commande :

Ici, Barabbas!

L'ombre s'accourcit brusquement, rentre dans le bois.

La sorcière et le bouc disparaissent à travers les chênes.

METTE

les rappelle :

Eh, Gate?...

Et déjà elle se repent d'avoir appelé.

Lentement, les deux camarades sont revenus sur leurs pas.

GATE.

Que veux-tu, petite?

Mette la regarde du haut en bas, vite, à la dérobée, cette terrible sorcière. Pas si terrible! abrutie plutôt, avec des yeux clignotants et une pointe de vermillon au sommet des joues, comme une enseigne d'ivrognerie.

Que veux-tu?...

METTE

sent ses yeux sur elle. Elle balbutie en montrant sa quenouille :

Mon fil se noue à tout moment aujourd'hui. Le drapet sans doute qui s'amuse; que faut-il faire?

GATE.

C'est pour ça que tu me déranges, bien sûr?... Allons, pourquoi mentir, tu as d'autres soucis en tête, ma fille!

Elle cligne de l'œil, et, à voix plus basse :

Jan, ton promis, n'est-ce pas? tu es en peine à cause de lui?

METTE

résolue :

En grande peine. Il ne m'aime plus, j'ai peur qu'on lui ait jeté un sort...

GATE.

A quoi le connais-tu?

METTE.

C'est lui qui se plaint. Ses idées se dé-

rangent, il n'est plus son maître. Et triste, triste! Si ça ne lui passe pas, le pauvre garçon ne fera pas de vieux os.

GATE.

Tu n'as pas regardé si les plumes se mettent en boule dans son traversin? C'est un signe infaillible... Et les pies? tu n'as pas fait attention, quand il se promène, si elles le suivent en volant à sa gauche?

METTE.

Je n'ai rien vu; mais pourquoi me questionner? vous en savez plus long que je ne pourrais vous en dire.

GATE.

Je connais plus de choses que toi, c'est certain; mais je ne connais pas tout. Il

faut qu'on m'aide. As-tu sur toi quelque objet qui ait touché la peau de ton bon ami?

METTE.

Rien.

GATE.

Ses yeux luisent, ses doigts s'allongent :

Et cette bague, est-ce que ce n'est pas lui qui te l'a donnée?

METTE.

C'est vrai, je n'y pensais plus. Il m'en fit cadeau à la foire de Prévinquières.

GATE.

Fais-la-moi passer. Elle est en argent,

n'est-ce pas? tu en es sûre? Parce que en étain elle ne nous rendrait aucun service.

Mette ôte la bague d'assez mauvaise grâce, la fait passer à la Gate.

On dirait que tu crains de la voir se fondre en me touchant. Donne. Elle est bien légère, ta bague; elle ne pèse pas un écu de trois francs. Donne tout de même. Avec ce peu, nous allons savoir si Jan est tracassé par les morts. Mais pour s'en assurer. Barabbas est mieux instruit que moi. C'est lui qui va répondre. Barabbas?

Le bouc, accroupi aux pieds de Gate, se dresse brusquement. Il bêle. La sorcière l'enferme d'un geste dans le cercle magique. Puis, avec des paroles marmottées entre les dents, elle lui fait passer la bague sous le nez.

Barabbas renifle, et aussitôt, comme pris de vertige, il pirouette deux fois, trois fois, et retombe en saluant de la corne.

Barabbas a parlé.

La sorcière le flatte, le gratte au front, enfonce ses doigts dans sa vieille pelure, et, se tournant vers Mette :

Ça y est, ma fille; Barabbas l'affirme, et Barabbas ne se trompe jamais. Jan est pris. Les âmes lui en veulent.

Gate se recueille une minute. Elle reprend :

C'est la Fabiane; j'aurais dû y penser tout de suite. La Fabiane n'est pas contente. Antibel l'a offensée en se remariant avant l'anniversaire. Et depuis, combien de messes a-t-il fait chanter à son intention? Pas une. La morte est en colère!

METTE.

Et c'est sur moi que ça retombe?

GATE.

Jan ou toi, c'est tout un. Elle ne veut

pas qu'il t'épouse. Ta sœur lui a pris son mari, elle ne veut pas que tu lui prennes son fils. Elle le reprendrait plutôt. La colère des morts est terrible!

METTE

joint les mains.

Que devenir, alors? Conseillez-moi, Gate; aidez-moi à sauver Jan. Si vous nous rendez ce service, ma sœur et moi nous vous donnerons tout ce que vous voudrez.

GATE.

Et qui te dit que je veuille quelque chose? cette bague, oui, je la garderai volontiers en souvenir de toi, mais rien de plus. Pour être pauvre, on n'est pas une mendiante. Ce que je souhaiterais, c'est

d'être traitée plus humainement par toi et par les tiens. Vous êtes durs au pauvre monde, à la Dérocade! Depuis la mort de la Fabiane, personne de chez vous ne m'a aumônée seulement d'un *adisias!* Vous me regardez de travers parce que j'ai des secrets pour voir et pour guérir. Où est le mal Qu'est-ce que ça vous fait que les gens en peine viennent me trouver, au lieu de porter leur argent au curé ou au médecin?

METTE.

On vous honorera, Gate; on vous récompensera. Dites-moi seulement ce que nous devons faire.

GATE.

Dès demain matin, ça presse!... vous irez trouver le curé de Saint-Irech, vous

lui demanderez de vous dire trois messes chantées d'ici à dimanche : trois. Nous verrons ensuite. Si Jan ne va pas mieux, s'il ne recommence pas à t'aimer, je te donnerai un petit sachet que tu mettras dans son traversin. Ça lui changera les idées. Et si ça ne suffit pas, nous trouverons autre chose. Sois tranquille. Barabbas et moi nous connaissons les morts; nous savons comment il faut s'y prendre avec eux. Pas vrai, Barabbas?

Gate s'interrompt pour donner du poing sur le museau de son acolyte, qui s'oublie à folâtrer avec Mourèbe, la chèvre unique de la Dérocade.

Assez, mon ami, assez! On sait ce que tu vaux, tu as fait tes preuves. Ménage-toi, mon pauvre vieux.

Et toi, petite, bonsoir, nous partons.

J'ai assez flâné par en haut, dans le pays des pierres. Rien à manger ici, rien à boire, et j'ai soif. D'avoir parlé, la langue me pèle. En route, bel ami!

IV

A sorcière s'en va, escortée de son camarade barbu.

METTE

est seule.

Machinalement elle a repris la quenouille et le fuseau, et tout en filant elle regarde vers la Dérocade.

Il lui tarde de rentrer, de se concerter avec Jane. Antibel n'est pas trop porté pour les curés ni pour les sorcières. Avare! même pour

son fils, on aura du mal à lui faire lâcher ses pièces de cent sous.

Ça presse, cependant, assure la Gate.

Notre-Seigneur! Pourvu que les messes n'arrivent pas trop tard!

Mette songe, angoissée.

La voix d'

ANTIBEL

la secoue :

Mette! Mette!...

Il est en colère, Antibel.

A quoi penses-tu, sandieu! au lieu de me regarder, la bouche ouverte comme une innocente, ramasse donc tes ouailles, mauvaise bergère! En voilà déjà trois descendues dans l'igue. Allons, vivement.

Mette ramène les brebis fautives.

Mais Antibel ne s'en va pas, Antibel a encore quelque chose à dire, et ce quelque chose le gène. Lui, si peu embarrassé d'habitude, aussi prompt de la langue que de la main, il hésite au premier mot :

Dis-moi, petite...

Il s'arrête.

Ce soupçon, qu'il garde depuis deux mois, il ne voudrait pas le trahir. Et pourtant, il faut qu'il sache...

Dis-moi, Jan t'a parlé tantôt?

METTE.

Oui; pourquoi?

ANTIBEL.

Il m'avait quitté si brusquement, sans m'avertir, j'avais peur que la fièvre lui fût montée au cerveau.

METTE.

Fièvre ou non, le fait est qu'il a quelque chose, notre Jean.

ANTIBEL.

Tu trouves, toi aussi? Tout à l'heure, comment a-t-il été avec toi?

METTE.

La bouche cousue, comme toujours... Et quand il s'est décidé à parler, j'aurais autant aimé qu'il se taise...

ANTIBEL.

C'est curieux; il t'aimait cependant, tu ne peux pas le nier, quand il allait te trouver la nuit...

METTE.

Il ne m'avait pas demandé la permission...

ANTIBEL.

Tu l'attendais! Sois franche! ses intentions, il te les avait bien déclarées?

METTE.

Pas du tout. Seulement, il était toujours après ma sœur et moi; et comme ça ne pouvait pas être pour Jane...

ANTIBEL.

Et depuis que vous êtes fiancés?

METTE.

Depuis? Ça va plus mal qu'avant. Il ne fait pas attention à moi!...

ANTIBEL.

Et tu ne cherches pas le motif? Tu ne

te méfies de rien? tu ne crois pas qu'il en aime une autre?

METTE.

Une autre? Oh! non. C'est bien assez qu'il m'oublie! Mais ce n'est pas sa faute. Pauvre Jan! Il est ensorcelé. La Gate me l'a dit.

ANTIBEL

hausse les épaules :

La Gate a de bons yeux et de bonnes oreilles. En espionnant, selon son habitude, le long des murs, sur la lisière des bois, elle aura surpris Jan... Et que t'a-t'elle dit encore, cette mauvaise femme?

METTE.

Elle dit que l'âme de la Fabiane nous en veut à tous. Elle languit, abandonnée en purgatoire; elle veut ravoir son fils. C'est

elle qui lui a dérangé les idées; et, si vous ne demandez pas des messes au plus vite, elle le fera mourir de chagrin...

ANTIBEL.

Tu crois ça, toi, pauvre innocente! Et moi, je crois autre chose.

Il se tait, sourcils froncés, les yeux vers la Dérocade.

Jane vient de se montrer au seuil de la maison. Le soleil couchant allume le seau de cuivre qu'elle porte à bout de bras.

Elle descend à la fontaine.

Antibel regarde encore.

C'est Jan, maintenant, qui sort de l'étable.

Il longe le mur du jardin, s'arrête, revient sur ses pas, recommence, hésite un peu au seuil de la descente et disparaît à son tour.

Brusquement, Antibel prend congé de Mette.

Allons; à tantôt, petite. Et méfie-toi... méfie-toi de l'igue!

Antibel a rejeté la faux sur l'épaule; il se remet en marche. Lentement d'abord, à son pas quotidien, plus vite à mesure qu'il s'éloigne.

Et Mette s'étonne, accoutumée à la gravité de son allure. Qu'a-t-il donc de si pressé à voir à la Dérocade?

Rien. Il ne s'arrête même pas pour accrocher la faux au mur de l'étable. Au plus court et sans hésitation aucune, il descend à la fontaine.

METTE

aussi se décide à partir.

Les grives ont fini de chanter depuis un moment; l'engoulevent commence à festonner au-dessus des friches.

C'est l'heure de rentrer le troupeau.

Prr... Va les chercher! dépêche-toi, Finette!

Les brebis détalent tumultueuses et la pastoure à leur suite, poussant les retardataires, les fouaillant du manche de la quenouille.

Plus prompte que d'habitude; bouleversée un peu.

Elle en a beaucoup vu depuis quelques heures, et qui sait ce qu'elle doit voir encore!

MARTRIL

l'appelle du fond d'Escouloubre. Elle vient de couper de l'herbe pour les lapins. Elle a rempli son tablier qu'elle porte noué des quatre bouts et retenu d'une main par-dessus l'épaule.

Où vas-tu si vite, petite? Tu ne marches pas, tu galopes.

METTE.

C'est Jan qui en est cause...

Martril se redresse un peu, la regarde du coin de l'œil, étonnée. Mette continue :

Oui; il avait sa mauvaise figure tantôt,

quand il m'a quittée; il m'a fait peur. Il me tarde de savoir ce qu'il est devenu...

MARTRIL.

Vous vous étiez disputés, sans doute. Toi tu le voudrais toujours à t'embrasser; et lui, il est comme les autres, il te cherchait tant qu'il n'était pas sûr de t'avoir, maintenant qu'il t'a, il ne te regarde plus. Et ça t'inquiète! Patiente un peu, petite, et tiens-lui la corde longue; de lui-même il te reviendra...

METTE.

Dieu vous entende, l'ancienne! En attendant, je ne suis pas tranquille. J'ai consulté Gate; elle prétend que Jan est ensorcelé...

MARTRIL.

Et tu l'écoutes, cette menteuse?

METTE.

Vous êtes comme Antibel, vous; vous n'avez pas confiance à la devine. N'empêche qu'il avait l'air joliment inquiet, votre fils. Il se méfie de Jan.

Martril fait un signe de dénégation; Mette insiste :

Je vous dis que si. C'est lui qui me l'a dit. « Tu le crois ensorcelé, toi. Et moi, je crois autre chose. »

Il est parti là-dessus. Il a filé rondement vers la Dérocade. Et là, sans entrer, sans se donner le temps d'accrocher la faux, il est descendu à la fontaine.

MARTRIL.

A la fontaine?

METTE.

Oui. Jan et Jane y étaient déjà. Il sera allé les rejoindre.

MARTRIL.

Tu en es sûre?

METTE.

Très sûre. De Jarlame où j'étais à garder, on voit la Dérocade comme si on y était. Je l'ai suivi de l'œil jusqu'à la descente.

MARTRIL.

Et tu dis qu'il a gardé la faux?

Mette fait oui de la tête. Et Martril bouleversée :

Jésus! Il va les tuer!

Sans autre explication, elle jette son paquet d'herbe à terre et court vers la Dérocade.

METTE

la regarde, hébétée :

Il va les tuer! les tuer!

Elle répète le mot, le laisse tomber deux fois, trois fois sans comprendre.

Tout à coup, une clarté lui vient : horrible.

Un cri en même temps :

Jane!

Et, folle de peur, tremblante de colère, elle se jette à la poursuite de Martril.



14

CRÉPUSCULE



CRÉPUSCULE

Il ne fait pas encore obscur, très pâle seulement, dans la crose, à côté de la fontaine. Tandis que, vers le seuil, dans la baie largement ouverte sur la profondeur de la combe, les reflets du jour se dissolvent en poussière rose, au fond, sous la voûte, c'est déjà le crépuscule qui commence. Des chauves-souris glissent dans la pénombre, des courtilières chantent, et tantôt claire, tantôt

grave, selon le rythme intérieur qui la gouverne, la musique de la source s'élève, de plus en plus distincte.

La musique s'arrête tout à coup.

C'est

JANE

qui pose le seau de cuivre sur la margelle.

En attendant qu'il s'emplisse, elle s'adosse au rocher, lasse, mal contente.

Jan ne veut plus de Mette; il ne l'a pas encore signifié à son père; mais c'est tout comme; il n'en veut plus; c'est facile à voir. Et Mette continue à l'aimer :

Pauvre Mette! Et pauvre Jane aussi! Qu'Antibel prenne ou non parti pour son fils, que Jan reste ou qu'il s'en aille, je le sens bien, c'est fini d'être tranquilles. Si on savait seulement de quoi il retourne, si on pouvait deviner ce qui pousse Jan! Justement, depuis deux ou trois jours, le garçon tourne autour de moi; on dirait

que son secret lui pèse et qu'il cherche l'occasion de s'en décharger. Mais, chaque fois, c'est comme un fait exprès, l'ancienne se met entre nous, l'empêche de me parler. La mauvaise! C'est elle sans doute qui a monté la tête à son petit-fils : quelque histoire, quelque mensonge inventé sur le compte de ma sœur; et elle ne veut pas que je le détrompe!

Jane imagine; Jane suppose; elle n'entend pas

JAN

qui vient vers elle lentement, la tête basse :

La soif me tourmentait là-haut, et pas une goutte d'eau dans la maison; alors je suis descendu...

Il se penche, boit une gorgée ou deux à la régalade. Et, se redressant :

Attends un peu,

dit-il à Jane qui soulève le seau, prête à repartir :

Attends; j'ai un mot à te dire.

JANE.

Je t'écoute.

JAN.

Je ne voudrais pas te fâcher; pourtant, ta sœur et toi, vous me rendriez bien service, si vous consentiez à retarder l'époque du mariage...

JANE.

Retarder? Et jusques à quand, s'il te plaît?

JAN.

Jusqu'après Pâques, si ça vous est égal.

JANE.

La raison?

JAN.

On m'a parlé d'un chantier qui vient de s'ouvrir pour un chemin de fer, du côté de Villeneuve; on embauche des terrassiers; à quarante sous par jour pendant six mois, mettons vingt sous en tirant ma dépense, ça fait encore une somme. Et ici, il n'y a pas assez de travail pour tous, au moins l'hiver. Comprends-tu? Si vous étiez raisonnables, toutes les deux, ça nous ferait une jolie entrée en ménage.

JANE.

Elle est bien trouvée et bien expliquée, ton histoire; je n'y vois qu'un défaut.

JAN.

Lequel?

JANE.

C'est qu'elle n'est pas vraie. Ah! trompeur! voilà donc ce que tu ruminais depuis un mois! On te voyait venir, va, on se doutait de tes mauvaises intentions. Inutile de mentir. Mette ne te convient plus! avoue-le franchement; fais-lui l'affront une bonne fois, et qu'on n'en parle plus. Ça vaudra mieux que de la laisser souffrir en espérant ce qui n'arrivera jamais.

Tu la trouvais assez jolie pour en faire ta maîtresse; si elle t'avait écouté, tant pis pour elle; mais pour en faire ta femme, merci bien; elle n'est pas assez riche.

Voilà la vérité, Jan. Et ce n'est rien de beau, je t'en avertis.

JAN.

Tu m'accuses! Je suis assez malheureux sans ça. Ah! si tu savais ce qui se passe!

JANE.

Si je ne le sais pas, je m'en doute. Des hommes lâches et des filles abandonnées, on en a vu d'autres; j'en connais plus d'un et plus d'une dans le pays.

JAN.

Tu ne connais pas qui tu insultes!...

JANE.

Un traître, pardi, un renégat; voilà tes noms. Si quelqu'un appelait : Eh, Sans-Cœur? tu pourrais répondre : C'est moi, j'y vais!

JAN.

Dieu! que tu me détestes, Jane.

JANE.

Si je ne te détestais pas, c'est que j'af-

fectionnerais bien peu ma sœur. Pauvre petite! Depuis dix ans déjà, c'est moi qui suis sa mère. Je la connais comme si je l'avais faite! Je sais ce qu'elle va souffrir; ce qu'elle souffre déjà! Elle t'aime tant, la malheureuse! Oui, dès avant que tu reviennes, — comment avait-elle fait? — à force de parler de toi avec l'ancienne, à force de lire tes lettres et de regarder ta photographie, elle s'était rendue amoureuse de ta figure!

Et, rentré ici, quand tu étais malade, les fois qu'elle a pleuré, la mignonne! Tu étais trop bas pour t'en apercevoir. Elle est bien payée, maintenant!

Ah! mauvais, mauvais! Et pour qui la renies-tu? qui sait? Pour quelque pécore de par ici, quelque héritière, lourde d'écus, légère de sentiment. Tu fais bien, va; elle était trop fine pour toi, ma cadette.

JAN.

Tu n'y es pas. Ce n'est pas ce que tu crois, c'est pire. Tu as beau me haïr, le mal que tu me souhaites n'est rien auprès de celui que je me suis fait à moi-même.

Tu le reconnaîtras plus tard; et comme tu as bon cœur, tu te repentiras peut-être de m'avoir malmené.

JANE.

En attendant, je bavarde et la nuit tombe; l'heure est passée de monter les soupes. Heureux ou malheureux, honnête ou canaille, il faut bien que je te fasse manger ce soir, puisque c'est moi la ménagère.

Jane soulève le seau; elle va partir.

JAN

lui saisit le bras :

Je t'en prie; ne nous quittons pas sur une mauvaise parole... Vrai comme Dieu m'entend, je ne suis pas fautif autant que tu te l'imagines.

JANE.

Tu le dis...; allons, laisse-moi passer.

JAN.

Et moi, je veux que tu me croies. Approche ici; regarde-moi bien; est-ce que j'ai la figure d'un menteur?

Brusquement, il l'a empoignée, menée au bord de la crose.

Il fait nuit.

La lune va se lever.

Une pâleur d'aube triste monte au-dessus des bois de la Régaldie.

Jan se penche vers elle :

Regarde!

Leurs figures se touchent presque.

JANE

s'étonne.

Ne travaillant pas avec Jan, lui dehors, elle au ménage, elle l'a à peine vu depuis quelques jours.

Dieu! qu'il a changé!

Ces yeux de fièvre, ces joues creuses, cet air égaré, qu'est-ce qui a pu l'arranger ainsi? Jane cependant ne s'apitoie pas encore; sa rancune est trop forte; mais la curiosité la prend de savoir le pourquoi.

C'est vrai que tu n'as pas l'air trop gai ni trop bien portant, mon garçon. Pas la peine de nous être donné tant de mal, ma sœur et moi, pour te guérir des fièvres... Qu'est-ce que tu as, voyons? C'est ta nouvelle bonne amie qui te fait des misères?

JAN.

Je n'ai pas de bonne amie.

JANE.

Alors, quoi? Quand on a vingt-cinq ans d'âge et qu'on n'est ni pauvre ni mal corporé, ni bouché de son entendement, on n'a pas raison d'être malheureux.

JAN.

La raison, la vraie, je ne peux pas te la dire.

JANE.

Garde-la donc pour toi, et laisse-moi remonter, puisque je ne suis bonne à rien.

JAN.

Si je commençais à parler, tu serais la première à me fermer la bouche! Ne me tente pas, tiens! Il y a des moments où il

me semble que de me vider le cœur, ça me ferait du bien... Ah! Jane, je te souhaite de ne pas souffrir dans toute ta vie, autant que j'ai souffert depuis quatre mois!

Et c'est toi qui me reproches de me taire? Mais tu ne vois donc rien, tu ne comprends donc rien?

JANE.

Elle a repris le seau, prête à remonter. Mais chaque fois qu'elle fait mine d'avancer, Jan lui barre le passage.

Je comprends que tu n'as pas tout à fait la tête à toi, mon ami. Nous recauserons de ça une autre fois, quand on y verra plus clair et que tu seras plus calme. Laisse-moi remonter présentement... Tu me feras venir des bleus à force de me serrer le bras. Assez! Tu m'inquiéterais à la fin avec ta figure à l'envers et tes paroles

comme des devinettes! Assez! je ne veux rien savoir de plus.

JAN.

Tu ne veux rien savoir de plus, parce que tu en sais assez... Et ça t'ennuie, dis, Jane? Ça te dégoûte, que je t'aime...

JANE.

Toi, m'aimer?... allons donc! Tu te moques de moi, ou tu veux m'éprouver... Comment oses-tu! Et ton père, malheureux, ton père! Plus un mot de ça, je t'en prie. Personne n'en saura rien. Viens, rentrons; la lune éclaire déjà; ils s'inquièteraient de ne pas nous voir revenir. Et si l'on se doutait...

JAN.

Et qu'ils s'inquiètent, qu'ils se doutent!

au point où j'en suis, je ne connais que toi, je ne pense qu'à toi... Le reste!... Et toi tu m'en veux, tu me méprises... Ce n'est pas ma faute, pourtant. Je te haïssais! Comment as-tu fait pour me retourner?... La Gate a dû t'enseigner des drogues à mettre dans mes tisanes quand j'étais si malade! Quelque chose me tirait vers toi, m'obligeait à t'aimer. Et toi, tu ne te doutais de rien. Ta sœur était là, entre nous; tu me croyais amoureux de Mette.

JANE.

Comment ne l'aurais-je pas cru? J'étais mariée d'abord, mariée avec ton père! Et quand même j'aurais été libre! Je suis déjà vieille pour toi : quatre ans de plus! Mette a à peine seize ans. Et quelle jolie fille! Ce n'est pas comme moi, qui me suis usée toute petite à traîner sur les chemins,

à pâtir chez de mauvais maîtres! Où donc as-tu les yeux, mon garçon? Et pour le caractère, c'est la même chose; elle comme un oiseau : toujours à sauter, à chanter, au lieu que moi, la misère m'a rendue plus triste que mon âge. Et c'est moi que tu préfères?... Pas possible!... Les écailles te tomberont des yeux un jour ou l'autre, et alors tu seras le premier à rire de ta folie. Tiens, veux-tu que je t'enseigne un bon remède pour te guérir? Epouse avec Mette. Comme on dit : « Quand la chandelle est éteinte, toutes les femmes sont pareilles. » Si ce n'est pas pareil, c'est que ce sera mieux. Tu peux me croire. Quand tu la tiendras, la petite, tu n'auras plus envie de changer!

JAN.

Pauvre femme! on voit bien que tu n'as jamais su ce que c'est que d'aimer quel-

qu'un. Il te semble que c'est pour mon plaisir que je me suis rendu amoureux de toi? Ah oui! il est joli, mon plaisir!... Je ne dors plus, je ne mange plus, la fièvre me brûle le sang. Le jour où je t'ai rencontrée, vois-tu, j'aurais aussi bien fait de me jeter du haut du roc d'Anglar. Je n'ausais pas souffert si longtemps! Quel malheur que je ne sois pas mort là-bas, au Tonkin, quand la dysenterie me tenait. J'étais un brave garçon, alors; je n'avais rien de mauvais sur la conscience. Et maintenant, je sais bien la fin qui m'attend. Le chagrin sera plus fort que moi; je mourrai de t'aimer, à moins que mon père ne m'abatte d'un coup de fusil comme un chien enragé. Et c'est tout ce que je mérite!

JANE.

Tu me fais pitié et tu me fais peur, mon pauvre Jan. Calme-toi, voyons! Bien

sûr cette mauvaise idée qui te tracasse ne vient pas de toi; tu es bien trop honnête pour avoir, de toi-même, pensé à la femme de ton père. Quelqu'un sans doute t'aura jeté un sort; quelqu'un qui t'en veut; les morts peut-être ! Tranquillise-toi; nous irons consulter la Gate; cette femme sait beaucoup de choses : elle trouvera ce qu'il faut pour te désensorceler. Et, si la Gate n'est pas assez savante, nous en verrons une autre. On dit que la sorcière de Vidaillac fait tout ce qu'elle veut avec les morts. Elle te tirera d'affaire.

En attendant, rentrons ensemble à la Dérocade. Demain au jour nous partirons.

JAN.

Demain?... Oh! demain, pas la peine! Qui sait où je serai, demain?... Il faut que je m'en aille ou que je crève! Et je n'ai

pas la force de m'en aller. J'ai essayé une fois. Un matin, j'avais fait mon paquet sans rien dire, j'avais décampé avant le jour par Combe-Nère. Mais arrivé en haut du roc d'Anglar, j'eus le malheur de me retourner. Le jour pointait; je te vis, la première levée, qui descendais à la fontaine. Et ce fut fini : ma volonté s'en alla; d'elles-mêmes mes jambes me ramenèrent à la Dérocade.

JANE.

Pauvre ami, je te plains! Cependant, avec un peu de courage, il me semble... Ah! si tu pouvais te secouer! nous serions si heureux ici, d'accord tous les cinq. Cinq personnes de bonne volonté vaillantes et adroites à l'ouvrage, on pourrait gagner de l'argent à la Dérocade!

JAN.

Mais je ne peux pas, je ne peux pas!

JANE.

Patiente au moins, tiens bon quelques jours, ta folie tombera!

JAN.

Et si je fais ce que tu me demandes, toi, m'accorderas-tu quelque chose?

Il prend la main de Jane, qui se recule, et, la tirant à lui :

Laisse-moi t'embrasser, pour me faire voir que tu ne m'en veux pas, que tu as pitié de moi... Une fois seulement; une fois : ce sera fini après, tu seras délivrée... Je t'en prie, Jane...

JANE

le repousse :

Tiens-toi tranquille, ou je crie...

Mais il l'a déjà empoignée. Elle résiste comme elle peut : des ongles, des dents... Elle n'est pas de force; ses reins plient; elle va rouler à terre. Tout ce qu'elle peut faire en tombant, c'est d'attirer Jan au seuil de la crose, au bord du précipice.

Là, cramponnée au frêne :

Si tu me touches, je me tue!

JAN.

Tant pis, nous finirons ensemble.

Il va l'enlacer...

Un geste la délivre.

ANTIBEL

a bondi de l'ombre du sentier, il a tendu la main à sa femme.

Malheureux!

La faux levée, comme qui coupe de l'herbe, il va frapper son fils.

Jane a paré le coup.

La main étendue, les yeux fermés,

JAN

s'offre, immobile, la tête tournée à demi vers le précipice. Et, lentement, à voix sourde, comme déjà lointaine :

Ne me tuez pas, père. Mon sang sur vos mains vous porterait malheur. Je m'en vais.

JANE

s'élance vers lui, épouvantée :

Il va se tuer, au secours!

Antibel la tire en arrière.

Et déjà le coupable a disparu.

Un choc mat, comme d'une brouette de terre qui s'écrase.

Un cri en même temps, un cri étouffé qui ne peut pas sortir.

C'est Jane qui tombe évanouie aux pieds d'Antibel.

Des voix lui répondent.

D'en haut, du sentier de la Dérocade, une cascade de plaintes, de gémissements dégringole vers la fontaine.

METTE

appelle son bon ami :

Jan! mon Jan!

MARTRIL.

C'est moi, j'arrive ...

Geignant, criant, trébuchant, la vieille ménine déboule comme une folle, décoiffée, les yeux élargis par la peur. Elle apostrophe sa bru :

Qu'as-tu fait de Jan?

ANTIBEL

étend le bras, montre le précipice, et très calme, à voix lente :

Il est là.

Martril, furieuse, lève le poing sur Jane. Antibel l'écarte.

Ne t'en prends pas à Jane, elle n'est pas fautive. C'est lui qui la poursuivait. Je l'ai vu. Le pied lui a manqué, il a roulé jusqu'au fond.

Les femmes se penchent, retenues d'une main aux branches du frêne.

La lune éclaire à peine. La corne basse, inclinée vers le roc d'Anglar, elle envoie un regard triste vers la crose, et, au-dessous, vers la muraille calcaire qui tombe à pic, éclaboussée d'argent par la chute du ruisseau.

En bas, le passage des pluies d'hiver a dénudé le roc; il s'évase comme en un bassin de marbre où tremble la blancheur astrale.

Jan est là, en paquet, la face contre terre; la tête a porté sur la pierre; un filet noir, qui doit être du sang, s'épanche au-dessous de lui, coule au fil de la pente.

Une touffe de buis projette vers le mort

son ombre curieuse qui avance. Et autour, c'est le silence de la nuit, l'intimité de la combe, une profondeur de solitude où chantent, monotones, les courtilières.

Martril et Mette ont jeté un cri.

Mette la première. C'est elle qui a fait voir Jan à la Ménine.

Elles pleurent maintenant, elles pleurent et elles regardent.

S'il allait remuer!

Et pendant qu'elles l'observent, l'angoisse de l'irréparable les envahit peu à peu. C'était Jan qu'elles épiaient, bientôt ce n'est plus Jan, c'est la chose lourde et vide : le cadavre.

Inattendue, au-dessus de leurs têtes, la voix de

GATE

claironne, impérative :

Eh, Martril? Eh, Mette?

Un peu à droite de la crose, sur un avance-

ment du roc en surplomb, la silhouette de la sorcière a surgi tout à coup.

Barabbas l'assiste; vertigîneux, il pointe de la tête au-dessus du précipice; sa barbiche remue, et, à chaque mouvement, ses cornes luisent, imbibées de clarté lunaire, comme des cornes d'argent.

La Gate reprend :

Inutile de vous fatiguer les yeux. Ce qui devait arriver est arrivé : Jan est mort! La chouette le chante depuis un quart d'heure. La chouette et moi, nous savons qui a fait le coup, et si vous voulez que je vous l'enseigne, eh bien, regardez!

De la main, la sorcière indique le sommet du roc d'Anglar.

De la base au faîte, la montagne flotte, enveloppée d'ombre, comme voilée de noir. La crête seule émerge en une ligne très nette. Des silhouettes d'arbres se découpent au-dessus, et à côté de l'église de Saint-Irech, sur les tombes du cimetière, des croix grêles se renversent.

La Fabiane t'en veut, Antibel; la Fabiane se venge!...

L'avertissement de la Gate, envoyé à voix très haute, rebondit à l'écho du roc d'Anglar, qui le rejette aussitôt, assourdi, plus menaçant, vers ceux de la Dérocade.

Antibel et Jane, Mette et Martril tombent à genoux, font le signe de la croix; d'accord tous les quatre, réconciliés dans la peur.

Cette voix, qui descend sur eux du cimetière, ce n'est plus la voix de la Gate, c'est la voix de Fabiane; c'est la morte qui parle.





a39003 002502879b